27e ANNÉE (3e SÉRIE) — No 37 — 14 SEPTEMBRE 1905

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

F. PERRIOT
Ancien supérieur du Grand Séminaire de Langres
DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF

A. ROZIER
Dr en théologie
SOUS-DIRECTEUR

*L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 francs à l'*Edition complète ; *de 10 francs à l'*Edition partielle.
Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Hte-Marne).

L'Angleterre catholique au XIXe siècle[1]

John KEBLE

(PREMIER ARTICLE)

SOMMAIRE. — Jeunesse de Keble. — *L'Année chrétienne.* — Son mariage. — Keble et Newman. — Les raisons du cœur. — Après la conversion de Newman.

Parmi ces belles âmes anglaises qui nous attachent par leur droiture, leur sincérité, qui poursuivent la vérité pour elle-même avec un admirable désintéressement, qui planent au dessus des mesquines réalités temporelles pour rechercher l'éternel, l'idéal, l'infiniment bon et l'infiniment beau, celle-ci tranche par la douceur rêveuse, l'amabilité, la grâce mélancolique et la foi. Plus âgé que Newman, Froude et Pusey, John Keble paraît avoir développé chez eux l'impérieux besoin de croire, il les a façonnés, leur a donné cette première forme qu'ils développeront ensuite chacun suivant son originalité personnelle ; mais la première empreinte se retrouvera toujours en eux.

Nature très tendre et très douce, Keble s'est de bonne heure réfugié dans la poésie, au fond d'un presbytère de campagne qu'il n'a jamais voulu quitter, c'est pourquoi il n'a pas pris tout son essor. Mais le calme des champs allait à son esprit intuitif, à son cœur aimant, à son attrait pour la prière, et peut-être n'était-il point fait pour les luttes d'écoles, ni pour les grandes discussions publiques où se passionnait Newman. Comme il ne se produisait que discrètement, il gardait sa lointaine et forte autorité, nimbée d'une auréole de poésie et de vertu qui lui conciliait le respect de tous. Sa mémoire a laissé le parfum de la vénération et de la sainteté. Aussi bien l'a-t-on appelé sans témérité « un saint anglican. »

I. — John Keble naquit en 1792, à Fairford, en Glocestershire, dont son père desservait l'église. Cette église avait son histoire. Un pirate de Bristol avait autrefois capturé un vaisseau flamand où il trouva de merveilleux vitraux. On bâtit l'église pour les recevoir. Qui pourrait dire la poésie, les belles images, les idées religieuses que l'enfant puisa dans leur contemplation quotidienne ? C'est ainsi que la foi, les saines émotions, les résolutions ardentes, les grandes pensées passent transfigurées à travers les fenêtres de l'âme. Son père était lettré, il le prépara lui-même aux concours d'Oxford, et l'adolescent arriva à l'Université avec toute la fraîcheur de son esprit et toute l'innocence de son cœur. Il avait un culte pour son père, qui était pieux, instruit, ferme, et qui avait pris sur lui un ascendant auquel jamais il ne songea à se soustraire. « Il resta toujours fidèle aux exercices de piété qu'il lui avait vu pratiquer, écrit J. Coleridge, et quand il voulait approuver une doctrine religieuse avec plus de force, il avait l'habitude de dire : « C'est tout à fait ce que mon père m'a appris[1]. » Mais sa mère régnait sur son cœur et sur son imagination, c'est d'elle qu'il tenait sa nature impressionnable, sa vivacité de pensée, sa candeur, son optimisme, ses espérances religieuses qui lui faisaient écrire lorsqu'elle mourut : « Il n'y a rien de plus précieux sur terre que de voir ceux que nous aimons le plus s'évanouir ainsi sans peine, sans trouble, sans délire, et passer insensiblement de la terre au ciel[2]. »

Agrégé d'Oxford en 1811, il y brille bientôt au premier rang, cependant il ne se targue aucunement de son propre mérite, et à le voir on le prendrait pour un simple étudiant. Nommé *tutor* ou répétiteur, il remplit ses fonctions à la manière anglaise, c'est-à-dire qu'il instruit ses élèves sans affecter la majesté du professeur et qu'il les guide avec une affectueuse vigilance sans vouloir être leur sévère surveillant. « Il parle très peu, écrit alors Newman, mais semble toujours s'intéresser à ce qui se passe devant lui, et il dit, sans paraître s'en douter, les plus jolies choses... Toute sa per-

[1] Voir *Ami*, 1898, n. 19 et 28 ; 1901, n. 23 ; 1903, n. 4, 6 et 33 ; 1904, n. 31, 43 et 50 ; 1905, n. 15.

[1] Sir Coleridge, *Mémoires* de Keble. — Voir *Ames religieuses*, par H. Brémond, p. 11.
[2] A Coleridge.

sonne respire une si joyeuse tranquillité que je ne comprends pas comment sa famille peut vivre sans lui. Mais le côté religieux de sa nature est plus frappant encore : d'ailleurs tout le reste vient de là. Je n'ai jamais vu personne qui répondît plus exactement à l'idée que j'ai de ce que doit être un homme vraiment religieux, et cela encore avec si peu d'étalage. — C'est un curieux mélange d'humilité et de tendresse ; plus on le voit, plus on s'oublie soi-même. » Newman était bon juge, lui qui le jour où il exercera à son tour les fonctions de *tutor* voudra donner à ses élèves une plus grande somme « d'instruction religieuse directe » et qui ajoutait : « Puissé-je me souvenir que je suis un ministre du Christ, que j'ai mission de prêcher l'Evangile ! Puissé-je ne pas oublier le prix des âmes et que j'aurai à répondre de toutes les occasions que j'aurai eues de faire du bien à celles qui sont sous ma garde ! [1] »

Keble aussi voulait avec passion « faire du bien aux âmes, » c'est pourquoi il leur inculque les vérités religieuses traditionnelles qu'il avait puisées dans sa famille et qui se résolvaient dans l'amour du Christ. Il vit dans l'habitude de la présence de Dieu, jeûne tous les vendredis, se montre très indulgent pour tous, et son allégresse intérieure se reflète sur sa physionomie où règne surtout la candeur. Déjà il épanche ses sentiments de piété, de contemplation, d'amour de Dieu, en de petites pièces de vers, qui sont plutôt des hymnes et qu'il lit à des amis intimes ainsi qu'à son père (1819) ; cantiques gracieux tout imprégnés de tendresse religieuse, pour célébrer le mystère des fêtes, des dimanches, des grands actes de la vie chrétienne. Mais ils ne franchissent pas le cercle intime d'un petit cénacle de familiers et d'adeptes.

Après la mort de sa mère, en 1823, il demande une petite vicairie voisine de Fairford, pour vivre plus près des siens, qu'il aime plus que tout au monde. Il a deux sœurs : Elisabeth, l'aînée, presque toujours malade, et qui suivra son frère au presbytère d'Hursley, et Marie-Anne, aimable, enjouée, très en dehors, mais elle-même profondément croyante. Quand elle mourra en 1826, Keble écrira à son ami Froude : « Jamais avant la mort de Marie-Anne je n'avais si bien réalisé la valeur de l'allégresse comme vertu chrétienne... Le souvenir de son allégresse à elle nous donne du cœur à tous. Nous nous répétons combien elle serait fâchée de nous voir tristes à cause d'elle, elle qui voulait que son monde fût toujours content... L'abattement ne convient pas à ceux pour qui est mort le Christ,... c'est la leçon que m'a apprise ma chère Marie-Anne. »

A peine deux ans après, Newman perdait aussi une de ses sœurs, Marie, dont il dira au printemps suivant en admirant la splendide verdure : « Chère Marie semble incorporée dans chaque arbre, se cacher derrière chaque colline. Quel voile, quel rideau est vraiment ce monde ! Un beau voile sans doute, mais un voile ! » Et plus tard : « De toutes choses semble sortir une voix solennelle qui chante. Je sais de qui c'est la voix, sa chère voix ! Sa figure est, presque toutes les nuits, devant moi, quand j'ai éteint ma lumière et que je me suis couché. N'est-ce pas une bénédiction ? » (11 nov. 1828). Pourquoi Dieu enlève-t-il de ce monde ses plus charmantes créatures, dans la fleur de la jeunesse, sinon parce qu'il veut leur épargner les duretés de la vie ou, par leur volontaire acceptation de la mort, bâtir de grandes choses sur ces grands sacrifices ? Mystères insondables qui ne sauraient être que des mystères d'adorable bonté.

Ses meilleurs élèves, Robert Wilberforce, Isaac Williams et Richard Hurrell Froude suivent Keble dans sa solitude des champs, et c'est une vie délicieuse que la leur passée dans l'étude, les épanchements de l'amitié et ces parties bruyantes qui rappellent celles de La Chesnaie, où le jardinier de Keble disait, presque scandalisé : « C'est encore notre patron qui est le plus grand enfant de la bande ! » Il fallait l'autorité calme de Keble pour contenir les élans de Froude qui allait droit à la vérité et maltraitait sans pitié les doctrines reçues et injustifiées. Esprit des plus nets et des plus pénétrants, âme faite d'honnêteté et de justice, il perçait à jour les vieilles formules et les vieux mots, pour en démasquer l'hypocrisie et le vide, mais l'humilité et la sincérité de son maître l'arrêtait soudain, et c'est ainsi que le rayonnement qui entourait Keble empêcha beaucoup d'anglicans de se convertir.

Il publia son *Année chrétienne* en 1827, et ce fut pour toute l'Angleterre comme une harmonieuse révélation. Les désolantes doctrines puritaines ne satisfaisaient point les âmes qui avaient soif de croire. Whately lui-même n'avait pu déterminer le minimum de vérités qu'il fallait accepter et se perdait dans un latitudinarisme ondoyant et plein de malaises. Enfin l'on entendait une voix jeune et pieuse, pénétrée de la présence de Dieu et de la foi au Sauveur, une voix suave et affectueuse qui parlait au Christ comme à un frère, comme à un ami, invoquant parfois les souvenirs profanes et surtout les sentiments, les images de l'Ecriture :

Mon Sauveur, est-il vraiment possible
Qu'il me soit bon d'être loin de vous ?
La mère veille et reste près du berceau, [enfant.
Alors même que le sommeil a fermé les yeux de son
C'est qu'il lui serait trop dur d'entendre sa plainte.
Mais moi je suis plus faible qu'un enfant,
Et tu m'es plus cher qu'une mère ;
Sans toi le ciel serait un désert.
Comment puis-je vivre ici sans te voir ? [1]

Quelle émotion dans sa prière du soir :

Salut de mon âme, tendre Sauveur, il n'y a pas de nuit quand vous êtes près de moi. Oh ! qu'aucun nuage de la terre ne s'élève pour vous cacher aux yeux de votre serviteur !...

[1] *Apologia* de Newman.

[1] *Christian Year*, 4e dimanche après Pâques. Traduction de Henri Brémond.

Lorsque la suave rosée du sommeil bienfaisant appesantit doucement mes paupières fatiguées, que ma dernière pensée soit celle-ci : « Qu'il est doux de reposer toujours sur le cœur de mon Sauveur ! »

Demeurez avec moi dès l'aurore jusqu'au soir, car sans vous je ne puis vivre ; restez avec moi lorsque la nuit s'approche, car sans vous je n'ose pas mourir !

Il chante même la sainte Vierge, et il a suspendu aux murs de sa chambre la Madone de saint Sixte avec le Saint Jean du Dominiquin :

Ave Maria! Vierge bénie,
Lis embaumé du paradis !...
Ave Maria! Mère bénie
Contre qui dans un échange de caresses
Se serre l'Enfant Dieu...
Ave Maria, toi dont le nom
Sauf l'adoration a droit à tous les amours ! [1]

Déjà il était « le premier homme d'Oxford, » et Newman raconte quelle impression de vénération il ressentit quand se promenant un jour dans High Street avec un ami, celui-ci tout à coup lui dit : « Voici Keble ! » Il ne le connaissait pas encore. Et lorsque élu *fellow* d'Oriel en 1822, il dut se rendre « à la tour » où se trouve la salle destinée aux réunions du Collège, pour recevoir les félicitations de ses nouveaux collègues : « Je fis bonne contenance, dit-il, jusqu'à ce que Keble me prit la main. Alors je me sentis si confus, si indigné de l'honneur qui m'était fait, que j'aurais voulu en vérité me cacher sous terre [2]. » Maintenant « le premier homme d'Oxford » était de plus sacré l'un des grands poètes d'Angleterre, un poète unique d'ailleurs pour la pureté de son inspiration, l'élévation de ses accents, l'allégresse profonde de son âme chantante.

Cependant Froude nommé *fellow* d'Oriel en 1826 avait été placé sous la direction de Newman pour son année de probation. Celui-ci gardait ses tendances d'*evangelicalism* et de libéralisme qu'il tenait de Whately, tandis que son pupille entrait à pleines voiles dans la doctrine qu'on appellera bientôt le *romanisme,* fondée sur l'autorité, la hiérarchie et la tradition. Froude, qui avait deux ans de moins que lui, le tint d'abord pour suspect, et presque pour hérétique, mais « je l'aime davantage à mesure que je le connais, » écrivait-il en 1828. En des conversations fécondes, il expose la nécessité d'une Eglise indépendante, raille ceux qui prétendent que la Bible peut seule servir de base à la religion, rappelle les miracles et la sainteté de la primitive Eglise, et ne déguise point son respect, son admiration pour l'Eglise de Rome. Enfin il affirme sa foi dans la présence réelle et proclame l'excellence de la virginité dont la mère du Christ offre le type parfait. Ces idées, ces paroles, pénétraient dans l'âme de Newman ; elle se sentait attirée vers ces vérités qui permettaient au moins de se prendre à quelque chose, et vers la dévotion à la sainte Vierge. Souvent il avait répondu aux protestants qui blâmaient ce culte si rationnel et si consolant : « Vous oubliez cette parole sacrée : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ! » Mais les préjugés de Keble contre lui persistaient : « Il m'évita pendant quelques années, raconte Newman, à cause des traces que je gardais encore des écoles évangéliques et libérales, du moins je l'ai toujours cru. Hurrell Froude nous rapprocha en 1828 et ce fait se trouve consigné dans ses œuvres posthumes : « Connaissez-vous, dit-il, l'histoire de ce meurtrier qui n'avait fait qu'une bonne action dans sa vie ? Eh bien ! si l'on me demandait quelle bonne action j'ai jamais faite, je répondrais que j'ai amené Keble et Newman à se comprendre [1]. »

Désormais, jusqu'à la conversion de Newman, il n'y aura plus de nuages entre eux. Rarement deux âmes se compénétrèrent mieux, vécurent ainsi de la même vie, des mêmes idées et connurent les mêmes angoisses. Nous expliquerons comment, après avoir suivi fidèlement une route commune, soudain ils se séparèrent — sans toutefois cesser de s'aimer.

II. — Avec son expérience et sa science acquise, Keble fit comprendre à son jeune ami « le système sacramentel » ainsi que la communion des saints, et lui donna la clef des mystères de la foi. Ensuite il lui montra la fausseté de ce principe de Butler « que la probabilité est le guide de la vie, » principe qui détruit la certitude absolue et fait de la vérité une simple opinion « qu'il n'est pas possible d'embrasser avec un plein assentiment de la conscience. »

J'estimais, ajoute-t-il, que Keble allait au devant de cette difficulté en attribuant la fermeté de notre assentiment à l'égard des doctrines religieuses, non aux probabilités qui nous les présentaient, mais à la toute-puissance de la foi et de l'amour qui les accueillaient. Il semblait dire que dans les questions de religion ce n'est pas la probabilité pure qui nous donne la certitude intellectuelle, mais la probabilité mise en valeur par l'amour et la foi. C'est dans l'amour et la foi que la probabilité puise une force qu'elle n'a point par elle-même. La foi et l'amour se concentrent sur un objet, ils vivent dans la contemplation de cet objet ; et cet objet accueilli par la foi et l'amour, fait que l'on peut raisonnablement regarder la probabilité comme suffisante pour amener la conviction intérieure. De cette façon, l'argument sur la probabilité en matière de religion devenait un argument basé sur la personnalité, qui n'est de fait qu'une forme de l'argument basé sur l'autorité [2].

Plus tard il reconnut que « cette théorie n'allait pas à la racine de la difficulté » et il la compléta, mais alors elle lui fut utile pour l'affermir et le fixer dans la foi.

A la mort de son vieux père, John Keble se maria et, en 1835, il devint curé de la petite paroisse de Hursley. Il épousa une femme distinguée — la *dear Charlotte* qui fera si bien les honneurs

[1] *Annonciation.* Traduction du même.
[2] Newman, *Histoire de mes opinions religieuses,* p. 29.

[1] *Remains* de H. Froude. — Voir *Histoire de mes opinions religieuses,* de Newman, p. 30.
[2] *Ibid.,* p. 34.

de sa maison. — Elle lui lira la *Divine Comédie* ainsi que les meilleurs ouvrages français; bonne musicienne, mais presque toujours maladive, très attachée à son mari au point de deviner jusqu'à ses désirs inexprimés, et de se parer, elle très modeste et plutôt effacée, des couleurs les plus voyantes parce que Keble les aimait. « Ce mariage fut une déception pour Newman qui avait dès lors une vénération pour la sainteté du célibat, dit W. Lock, mais pour Keble ce fut le repos, la douceur et le salut. » Ce qui signifie sans doute qu'il n'osa faire de la peine à sa femme en suivant Newman, comme du vivant de son père, de peur de le contrister, il n'avait pas voulu suivre Froude dans sa marche déterminée vers le romanisme. Tout Keble est là, esprit très élevé, mais âme familiale toute trempée d'amour où les raisons du cœur parleront toujours très haut. D'ailleurs, confiné dans son presbytère, il demeure à l'abri des tempêtes d'Oxford et il s'est créé un nid si gracieux à Hursley entre sa femme et sa sœur Elisabeth, deux femmes constamment malades qu'il s'occupe à soigner et à consoler et qui d'ailleurs lui font l'existence si douce! Elisabeth est la charité, l'innocence même, les oiseaux viennent voleter autour d'elle, et un jour qu'un nid tombe à ses pieds, renversé par le vent, on le dépose un moment sur ses genoux, et le père et la mère accourent pour y arranger leurs petits. On dirait une scène du *Poverello* d'Assise. Cet aimable intérieur, quelques voyages en Suisse ou ailleurs nécessités par la maladie de sa femme, c'est toute sa vie, et il y tenait beaucoup d'intime bonheur. Les échos du dehors n'y parvenaient que comme des bruits assourdis dans une chambre capitonnée.

Toutefois il ne s'en désintéressait pas. En juillet 1833 Newman revenait de l'Italie où il avait failli mourir. Durant son voyage il avait appris que le Parlement par un *bill* supprimait une partie des évêchés de l'Eglise anglicane d'Irlande, et que Keble se proposait de protester contre cette entreprise de l'Etat sur la liberté de l'Eglise : « S'il est une fois debout, écrivit-il, il se montrera un second saint Ambroise. » En effet le doux poète avait saisi le fouet vengeur de la satire pour flageller cette « bande de ruffians venus pour réformer là où ils ne venaient pas pour prier, » et appelé à prononcer le sermon d'usage devant l'Université d'Oxford, le 14 juillet, il montra que l'Angleterre méritait les reproches de Samuel aux Israélites qui ne voulaient plus de Dieu pour leur roi :

En tant que nation chrétienne, dit-il, l'Angleterre est une partie de l'Eglise du Christ, et elle est liée dans sa législation et sa politique par les lois fondamentales de cette Eglise... Renier ce principe, comme le fait le *bill*, c'est répudier la souveraineté de Dieu, et il n'est pas exagéré d'affirmer que c'est faire un acte d'apostasie... Il y avait autrefois ici une Eglise glorieuse, mais elle a été livrée aux mains des libertins pour l'amour réel ou affecté d'une petite paix temporaire et du bon ordre. Le désordre et l'irréligion peuvent triompher longtemps encore, mais le Christ l'a promis, sa cause sera victorieuse.

Ce discours fut imprimé sous ce titre : *L'Apostasie nationale*, avec une préface où Keble dénonçait aux hommes d'Eglise l'intrusion et l'usurpation de l'Etat. « J'ai toujours regardé et fêté ce 14 juillet, écrira Newman, comme le point de départ du *Mouvement.* » De fait, moins de deux mois après, le 9 septembre, paraissait le premier des fameux *Tracts for the Times*, où celui-ci signalait le grand péril de l'Eglise qui consistait dans sa dépendance de l'Etat. Alors que devient la succession apostolique? — Keble et Froude sont les collaborateurs de la première heure et comme Froude est retenu aux îles Barbades par sa maladie de poitrine, il lance et enthousiasme son cher maître Keble, il « excite sa rage. » — « Il est mon feu, écrit-il, mais je suis son *poker*. » Si Froude eût vécu, tout fait penser qu'il eût été le premier de tous à rentrer dans l'Eglise romaine, car c'était son seul dissentiment avec Newman. Il récitait le bréviaire romain, il aimait tout dans l'Eglise de Rome et il blâmait fortement ses amis de leurs préjugés et de leurs invectives contre le Pape. Il n'eût eu aucune action sur Newman qui était très personnel et ne se fût converti qu'à son heure, mais il eût sans doute entraîné Keble, plus impressionnable et moins consistant. Jusqu'à la fin sa pensée se porte sur ses deux amis, et quand il meurt le 28 février 1836, à peine âgé de trente-trois ans, ce fut pour eux un chagrin dont ils ne se consolèrent jamais.

Ils publièrent en 1838 ses *Remains :* « Nous avons souvent dit, écrivait Newman à Keble le 16 juillet 1837, que le Mouvement, pour qu'il en sorte quelque chose, doit être *enthusiastic*. Eh bien ! voici un homme fait plus que tout autre pour allumer l'enthousiasme. » Ce livre en effet remua l'Eglise d'Angleterre par ses propositions nettement catholiques et ses condamnations tranchantes du protestantisme; aussi Arnold déclara-t-il que c'était un acte « d'extraordinaire impudence, » et pour mettre les deux amis de Froude dans l'embarras, plusieurs membres de l'Université d'Oxford ouvrirent une souscription afin d'élever un monument aux « martyrs de la Réforme, » Latimer, Cranmer et Ridley. Newman et Keble refusèrent leur adhésion : « Je ne suis pas du tout préparé, écrivait ce dernier, à me séparer publiquement de Froude dans l'opinion qu'il a exprimée sur les réformateurs en tant que chefs de parti. » Pusey les suivit et le silence se fit sur cette affaire.

S'il conservait ses préventions contre Rome, Newman doutait de plus en plus de son Eglise d'Angleterre. Il tenta de rassurer sa conscience par ce dernier raisonnement : « Les trente-neuf articles « de religion » approuvés et promulgués par Elisabeth en 1571 ne renferment pas un *Credo* complet. Ils peuvent se concilier avec la foi des premiers siècles. S'il y a des divergences, ou le

texte n'est pas précis, ou il ne s'agit que de points secondaires[1]. » C'est l'objet du *Tract 90* qui parut le 27 février 1841, et fut presque universellement blâmé tant par les collèges d'Oxford que par l'épiscopat. Keble écrit aussitôt au vieux chancelier de l'Université pour se solidariser avec son ami; puis avec Pusey, Palmer, Ward, Ookeley, Hook, il prend la défense du *Tract*. Lui-même est déjà tenu en suspicion, l'évêque de Winchester refuse d'admettre à la prêtrise son vicaire, le Révérend Young, qui partage ses idées sur la présence réelle, et il songe un moment à résigner sa cure. Mais ira-t-il à Rome ?

« Pour que je me décide jamais à passer à Rome, mande-t-il alors à Coleridge, il faudrait que Rome se fût grandement transformée ; mais je puis être forcé à quitter l'anglicanisme, et plusieurs qui seraient réduits à la même extrémité ne se résigneraient sans doute pas — comme pour ma part j'essaierais de le faire — à rester en dehors de toute Eglise. » (1841).

Il creuse cette pensée, et ajoute quelques mois après : « L'éventualité à laquelle je songe est désolante, et cependant c'est à mes yeux la plus naturelle : sans aller à Rome, quitter l'anglicanisme et n'appartenir plus à aucune communion. »

Les doutes et les craintes assaillent son âme. Est-il bien dans sa voie ? A Hursley il est très aimé de ses paroissiens, mais est-ce comme ami ou comme pasteur ? Il confie ses inquiétudes à son ami, le juge Coleridge, à la fin de 1841 :

> Lisez mon dernier article et remarquez ce que je dis sur la faillite effective de l'Eglise anglicane. Je sens cela profondément chaque jour... Je suis dans ma paroisse comme un aveugle, je ne sais pas ce qu'on y fait, et le peu que je découvre par hasard me révèle des choses lamentables... Du sérieux chez quelques-uns, du respect, de la confiance, mais pas pour le prêtre en tant que prêtre, ou presque pas. En un mot, notre grand malheur est d'avoir négligé la confession.

C'est après l'affaire de l'évêché de Jérusalem, où le Parlement permet de consacrer des évêques en pays étrangers qui exerceront la juridiction spirituelle même « sur les congrégations protestantes désireuses de se placer sous leur autorité. » (5 octobre 1841). Cette communion officielle de l'Eglise d'Angleterre avec les hérétiques, c'est pour Newman le coup de grâce. Aussi a-t-il écrit : « A dater de la fin de 1841, je fus sur mon lit de mort, en tant que membre de l'Eglise d'Angleterre. » Il s'est établi à Littlemore depuis deux ans, maintenant il s'y installe pour y vivre dans la retraite (1842). Quelques amis l'ont suivi et il songe à réaliser l'idée de Froude, de ressusciter les moines dans son pays. Il a rompu avec le dehors, et se renferme dans cette solitude un peu farouche où il s'étudie lui-même, et découvre bientôt « qu'il n'est plus assez bon fils de l'Eglise d'Angleterre. » Alors donc il doit la quitter s'il n'a plus foi en sa divinité, et tout d'abord donner sa démission de curé de Sainte-Marie.

C'est sur cette « terrible question » qu'il consulte Keble en mai 1843. Le curé d'Hursley se trouve dans un cruel embarras :

> Vous retirer du ministère anglican, répond-il, serait maintenant une démarche périlleuse, sinon en elle-même, au moins dans ses conséquences, car cela vous rapprocherait, je le crains, de ce que je dois appeler la tentation d'aller plus loin. Accepter cette tentation serait extrêmement grave. Si quelque chose est de travers dans la situation où la Providence divine nous a placés, ce n'est pas notre faute, nous n'en sommes pas responsables, comme nous le sommes de ce qui serait de travers dans une position de notre choix... Une pensée me vient. N'auriez-vous pas exagéré les droits de Rome, comme pour réparer le tort que vos attaques d'autrefois auraient pu lui causer ? Ne serait-il pas bon d'examiner à nouveau la question sans préjugés ni pour ni contre ?

Quels arguments gênés et vagues, mais quelle délicatesse ! Encore craint-il d'en avoir trop dit, c'est pourquoi il supplie ensuite « ardemment » son « très cher Newman » de ne s'en rapporter aucunement à son avis et à son opinion. Il n'a pas ce qu'il faut pour donner des conseils : « Je n'ai que mon amour pour vous. » Et c'est ici qu'éclate l'humilité timorée qui fait le fond du caractère de Keble :

> Je tremble de penser avec quelle imprudence, quel manque de préparation, je me suis engagé dans ces grands sujets, et c'est un cauchemar pour moi de songer que j'ai pu concourir par ma faute à mettre le trouble dans les esprits, et en particulier à vous empêcher de trouver la paix. Pourtant n'allez pas croire que je veuille vous défendre de m'écrire, si cela doit vous donner le moindre soulagement. Bien au contraire, je serais navré de n'avoir plus de vos nouvelles. Tout ce que je demande est de ne pas croire à ce que je vous dis, parce que c'est moi.
>
> Je me cramponne quand même à cet espoir que vous avez entretenu vous-même en moi : même dans notre présente détresse, là où est la *succession apostolique* et le *Credo*, là est aussi l'alliance divine, même si la communion entre les branches est interrompue.
>
> Que Dieu nous pardonne et nous bénisse : qu'il choisisse lui-même notre fardeau et nous aide à le porter et que tous deux, si c'est sa volonté, nous restions toujours dans la même communion.

Quelques semaines après (29 juillet), il conseille à Newman de laisser pendant quelque temps « tout travail théologique » ou bien de se confier à un « bon confesseur » qui lui indiquerait « une ligne à suivre sans lui donner de raisons » et à qui il se soumettrait. C'était mal connaître son ami qui cherchait surtout « des raisons » et qui évoluait sensiblement. Sur les avis de Keble, il a rétracté dans le *Conservative Journal* d'Oxford ses violences contre l'Eglise romaine (février 1843), et, sans abdiquer toutes ses préventions, il entre à ce sujet dans une période de silence. D'ailleurs il se replie sur lui-même, et tout à coup dans sa solitude il a vu l'Eglise romaine se dresser devant lui dans son imposante unité. Sa beauté l'attire et déjà il l'aime. C'est pourquoi il estime qu'il ne peut plus, loyalement, garder son bénéfice de

[1] Voir l'étude sur Pusey, *Ami du Clergé*, 27 octobre 1904, n. 43, p. 952.

Sainte Marie : « J'aime trop l'Eglise de Rome, » écrit-il à J.-B. Mozley (fin août 1843). Et le 24 septembre il fait dans la petite église de Littlemore ses adieux définitifs qui brisent le cœur à Pusey. Keble ne les entendit pas ; il demeurait dans sa paroisse où forcément il était moins mêlé au mouvement contemporain. De cet heureux rivage il n'apercevait que dans le lointain les tempêtes de la pleine mer. C'est pourquoi son langage reste calme, attardé aux mêmes arguments, où l'on voit qu'il discute aussi avec lui-même : « L'expérience de chaque mois, de chaque semaine, de chaque jour, me fait sentir davantage le danger qu'il y aurait à tenter Dieu et de quelle lourde responsabilité je me chargerais en quittant l'anglicanisme. En même temps je crois sentir de plus en plus la vérité, la beauté, la majesté de tant de choses qu'ils ont, *eux*, et qui pour le moins semblent nous manquer... »

III. — S'il avait assisté aux adieux, avec sa vive imagination, son âme passionnée, sa tendre affection pour Newman, il eût été subjugué, emporté par le flot de l'éloquence et de la conviction. De loin les impressions se sont amorties, et voilà qu'il plaide de nouveau « le devoir de faire taire ses doutes » ; puis il entrevoit surtout le désarroi que le départ de son ami jettera dans les âmes qui ont confiance en lui :

Je pense à l'absolue confusion, à la perplexité, à l'accablement d'esprit et de cœur où seraient réduits un si grand nombre, si leur guide et leur soutien les abandonnait brusquement. Ce serait pour des milliers un bouleversement indescriptible et une épreuve intolérable qui les rendrait sceptiques à tout jamais... Ne faut-il pas une double évidence et des signes irréfutables pour qu'une telle démarche devienne un devoir ? Pour qu'un homme comme Pusey soit obligé de quitter l'Eglise, il faut un prodige analogue à la voix qu'entendit saint Paul : faute d'un tel signe on doit rester où l'on est...

Si je vous afflige ou si je vous trouble, pardonnez-moi. Je ne sais comment, mais je suis vraiment forcé de vous écrire. Vous ne cessez pas de regarder vers moi, je le sais, et je *dois* de temps en temps vous parler, et quand je parle, il faut bien que je dise ce que j'ai dans l'esprit. Au moins si cela ne vous fait pas de bien, que cela ne vous fasse pas de mal. Le compte que j'ai à rendre est déjà bien assez chargé sans cela. (Fin janvier 1844).

Ainsi donc il hasarde un conseil puis il le retire, ne se jugeant point capable de diriger un homme de la taille de Newman, il se confine dans ce qu'il appelle son insuffisance et qui n'est que de l'humilité sincère ; mais cette humilité arrête son expansion, sa recherche de la vérité pure. L'Eglise d'Angleterre lui suffit. Sa doctrine a déjà trop de lumières pour son âme qui, dans sa pensée, ne mérite même pas tant de grâces. Toutefois quand il lâche la bride à sa raison pratique, à sa foi, il souffre soudain et vivement de l'absence de direction et de la rupture de l'Eglise anglicane avec les traditions catholiques :

Nous travaillons dans la nuit, écrit-il à Coleridge, et cela durera tant que nous n'aurons pas rétabli l'usage de la confession. Voilà une des choses qui empêchent les laïques, même compétents, comme Gladstone, de juger sainement le fonctionnement de notre Eglise. A moins d'en passer par là, ils ne comprennent pas, ils ne peuvent pas comprendre que, dans nos paroisses, nous tâtonnons comme des hommes dont la lanterne est éteinte.

Un jour même son découragement est si profond que, regardant l'Eglise qu'il faisait bâtir à Hursley, il s'écrie : « Elle ne sera pas pour moi ! »

C'était sans doute au moment de l'apparition du livre célèbre de Ward, l'*Idéal d'une Eglise chrétienne considéré par rapport à la pratique existante*, qui proposait à l'Eglise d'Angleterre l'Eglise romaine comme modèle (juin 1844). On sait que les Chefs des Collèges mirent tout en œuvre pour le faire condamner et qu'ils y aboutirent. Keble publia une brochure non pas en faveur du livre, mais contre la mesure proposée, et il s'en tint là. Chez lui « les raisons du cœur » reprenaient facilement le dessus. L'évolution de Newman toutefois demeurait sa grande préoccupation et il lui continuait ses lettres toujours dans le même sens : « Combien de centaines, de milliers de personnes sympathisent avec vous et sentent vous devoir tout ce qu'elles ont ! Je puis parler pour l'une, de science certaine. Vos sermons me mirent dans la voie... » (novembre 1844). Mais elles ne peuvent l'aider que « de leurs prières et de leurs bons souhaits. »

Très suggestive cette longue correspondance entre les deux amis, et comme elle peint bien leur état d'âme différent ! Newman fit remettre ces lettres aux amis et héritiers de Keble, pour la bibliothèque du *Keble Collége* à Oxford. Dans la note qui les transmet il raconte comment, dans sa loyauté, il dut faire des ratures « qui pourront sembler étranges et arbitraires, » et il s'en explique en toute simplicité :

Le pauvre cher Keble avait un cœur trop tendre, une piété trop vive pour n'être pas bouleversé par cette longue série d'épreuves. C'était trop pour lui et il en fut réduit à un état d'accablement extrême, qui se traduisait avec ses meilleurs amis par des paroles où il s'accusait, où il se méprisait lui-même. Obsédé par une sorte d'idée fixe, il s'accusait de s'être engagé sans une préparation suffisante au plus profond des questions religieuses et des controverses qui en résultent. Il s'était embarqué à la tête de plusieurs, sur une route inexplorée, et il avait été l'aveugle qui conduit les aveugles. En particulier il se demandait si ce n'était pas plus ou moins par sa faute à lui, que, moi, j'allais quitter l'Eglise anglicane. Rien n'est plus pénible pour moi que le contraste entre la gaieté, l'enjouement de ses premières lettres et les tristesses des dernières. De toute façon il faut que cela demeure ; c'est l'histoire, c'est une part de sa vie ; il ne pourrait en être autrement. Mais à cette âme suave, patiente, affectueuse, à cet ami chèrement et profondément aimé, je ne pouvais pas faire la cruauté de livrer aux générations futures le secret des torts imaginaires qui le tourmentaient. Certes les souffrances qui avaient causé tout cela étaient réelles, et ces ratures mêmes montreraient au besoin de quelle façon Keble avait été écrasé par l'épreuve [1].

Telles furent ces grandes âmes, faites de délicatesse, de respect, d'indulgence et de bonté.

[1] Voir *Ames religieuses*, par Henri Brémond, p. 42.

Elles ne se séparèrent point, elles ne cessèrent pas de s'aimer, mais ce qu'elles souffrirent, le ciel seul pourrait le dire. Car pour Newman, déjà « comme mort à l'Eglise d'Angleterre, » l'agonie se poursuit dans la retraite, la prière, l'étude de cette grave question où se révèlera surtout son génie, l'*Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*. Il s'y met tout entier, il s'y absorbe au commencement de 1845 et à mesure qu'il écrit les ténèbres se font moins épaisses, jusqu'au jour où éclate pour lui la pleine lumière. Mais le jour n'apparaît que lentement, comme à l'aurore voilée d'une journée brumeuse. Lui aussi, il est ballotté entre les raisons de l'esprit et les raisons du cœur. Les premières lui disent : Il faut prendre un parti : « Serais-je en sûreté si je mourais cette nuit ? » (8 janvier 1845). Les autres lui montrent avec des couleurs très vives tout ce qu'il va quitter : « Mes yeux se mouillent de larmes, à la pensée de toutes les choses aimées qu'il me faut abandonner. » (3 avril). Et puis l'argument de Keble se dresse devant lui : « Que d'âmes seront désemparées, s'il passe à l'Eglise romaine ! » Il éprouve quelque chose des angoisses de saint Augustin à la veille de sa conversion ; mais chez lui, c'est l'esprit surtout qui agit, c'est la logique des raisonnements qui s'impose ; car son attrait ne le porte pas vers les catholiques romains, il ne les connaît pas, il ne veut pas les connaître, et toute tentative de leur part pour l'amener à eux le blesse, — comme la démarche du converti Bernard Smith, — l'éloignerait plutôt ; il sera vaincu seulement par la vérité qui se découvrira peu à peu, et par la grâce de Dieu.

« L'Esprit souffle où il veut, » et comme il veut. Les motifs de conversion sont divers pour tous ces hommes d'élite qui viennent à l'Eglise, et tout individuels. Ils arrivent sans s'être concertés, « le Christ opérait secrètement » en chacun d'eux. « Il vint comme un esprit sur les eaux, dira un jour Newman : il marcha de côté et d'autre sur l'abîme sombre et agité, et, chose admirable à voir et inexplicable pour l'homme, les cœurs furent émus, les yeux s'élevèrent à l'espérance et les pieds commencèrent à se mouvoir vers la grande mère qui avait presque renoncé à penser à eux et à les chercher. D'abord l'un et puis un autre cherchèrent le repos qu'elle seule pouvait donner : un premier et un second, et un troisième, et un quatrième, chacun à son tour, selon que la grâce les touchait ; ils ne venaient pas tous à la fois, comme si c'était une affaire de parti ou de politique, mais chacun était attiré par un pouvoir divin et contre sa volonté, car il était heureux où il se trouvait ; volontairement toutefois, car il était subjugué d'une manière aimable par la douce et mystérieuse influence qui l'appelait [1]. »

[1] Sermon prononcé par Newman à l'installation du premier évêque de Birmingham.

D'ailleurs même avec les amis qui lui restent il demeure réservé, sauf peut-être avec son « cher Ambroise Saint-John » à qui il dédiera son *Apologia* en ces termes si affectueux : « A vous que Dieu m'a donné après m'avoir retiré tous les autres, à vous qui êtes le lien entre ma vie ancienne et ma vie nouvelle, qui depuis vingt-quatre ans avez été pour moi si dévoué, si patient, si zélé, si tendre, qui m'avez laissé m'appuyer si pesamment sur vous, qui avez veillé sur moi de si près, qui n'avez jamais pensé à vous alors qu'il s'agissait de moi. » — Encore ces deux amis si intimes agissent-ils ici séparément. Ward et Dalgairns abjurent en septembre, Saint-John se décide à les suivre le 2 octobre, Newman n'a pas encore pris son parti définitif. Il prie, il achève son *Essai* auquel il travaille parfois quatorze heures par jour, il ne se presse point et ne veut obéir à aucun mobile humain. Cependant le 3 octobre il requiert le prévôt d'Oriel d'effacer son nom des livres du Collège et de l'Université, et le 6 il écrit sa fameuse page qui termine l'*Essai :* « Et maintenant, cher lecteur, le temps est court, l'éternité longue... Ne t'enveloppe pas dans les liens des années passées, ne décide pas que la vérité est ce que tu désires qu'elle soit, et ne fais pas une idole des préjugés que tu chéris. Le temps est court, l'éternité longue. *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace, quia viderunt oculi mei salutare tuum.* »

Ses yeux ont vu... et le 8 au soir le P. Dominique arrive par une pluie battante à Littlemore pour recevoir son abjuration avec celle de Stanton et de Bowles. Il l'a d'ailleurs notifiée le matin à quelques amis. « Cette lettre, disait-il en *post-scriptum,* ne partira que quand tout sera fini. Il va sans dire qu'elle ne demande pas de réponse. »

Keble pendant ce temps était au chevet de sa femme, la *dear Charlotte*, dont la santé chancelante paraissait épuisée : « Samedi, mande-t-il le 27 septembre à Coleridge, j'ai cru que tout était fini. Elle nous a fait ses adieux. O mon cher ami ! tout ce qu'il y avait dans ses paroles et dans son regard !... Et puis elle est revenue comme des portes du paradis !... »

C'est dans cet état d'âme qu'il écrit le 3 octobre à Newman dont tous pressentaient l'abjuration imminente. Il expose sa pensée intime, et il y a bien quelque remords dans son excuse :

Je sens que j'ai quelque chose à vous dire, et je ne sais pas bien ce que ce sera ; mais puisque la maladie de Charlotte me laisse un peu de répit, je reviens à vous, mon cher ami, et à la pensée de l'agonie qui nous menace et qui nous viendra de vous. En même temps je pense à mon frère gravement malade aussi. De tous côtés tout semble tenir à un fil. A de pareils moments on est plus près des réalités, et il faut que je vous avoue que j'ai senti davantage la réalité des choses au milieu desquelles la Providence m'a placé. Si parfois elles m'ont paru insuffisantes, c'était ma faute et non la leur. Cette impression se fortifie en moi dans ce voisinage de la mort, et de plus en plus il me parait trop dur de supposer que Dieu puisse permettre que des âmes comme celles que je viens de voir et d'entendre, vivent

et meurent dans l'illusion et se persuadent à faux qu'elles ont la grâce des sacrements.

Toujours les raisons du cœur, — que la raison trouve souvent absurdes, mais que Dieu sans doute ne condamne pas. Peut-être Keble avait-il cru habile de rappeler à son ami son argument d'autrefois sur « les *lits de mort.* » Longtemps en effet, en voyant mourir dans un calme parfait, avec une sérénité et une sécurité sans nuages, des amis avec qui il avait conversé souvent des graves questions qui le tourmentaient, Newman avait conclu que Dieu n'avait pas abandonné l'Eglise d'Angleterre. Keble reprenait cet argument dans l'espoir de le toucher, sinon de l'ébranler, et d'y trouver pour lui-même une raison de rester dans la foi anglicane. Il ne voyait pas qu'au fond il subissait simplement l'influence de sa femme à qui, dans son imagination et sa profonde affection, il attribuait une sorte d'infaillibilité qui favorisait ses propres désirs. Il revoyait cette excellente créature qui l'avait aidé dans son apostolat, soutenu dans ses travaux, qui lui avait inspiré plusieurs de ses plus beaux cantiques, et qui avait embaumé son intérieur de paix, de joie, de grâce féminine, par sa conversation aimable, son chant harmonieux, son esprit cultivé, avec sa sœur Elisabeth, bonne et douce comme elle, et il se refusait à penser que Dieu puisse la rejeter. Il ignorait donc le secret des miséricordes divines envers toutes les âmes de bonne volonté, et qu'il sauve par des voies mystérieuses celles qui l'ont cherché de bonne foi, sans trouver la plénitude de la vérité. D'autre part cependant, que pouvait peser dans la balance de la certitude l'autorité de cette humble femme comparée à celle du grand Newman ? Il ignorait aussi que pour elle la grâce n'était pas une illusion, mais une réalité venue non pas des sacrements qui étaient sans valeur, mais de la bonté de Dieu qui lui accordait le repentir, la lumière et l'espérance. Les hommes même les plus élevés d'esprit se laissent-ils donc toujours conduire par les arguments de la froide logique ? N'ont-ils pas d'autres mobiles très complexes, des raisons réflexes qui sont très infirmes, mais qui leur paraissent très puissantes et qui suffisent pour qu'ils demeurent dans la bonne foi ? C'est pourquoi nous comprenons que Keble ait accédé aux prières de sa femme, ait été vaincu, persuadé par son sourire, par « tout ce qu'il y avait dans ses paroles et dans son regard, » et qu'il ait vu dans ces illuminations de la tombe des clartés pour lui décisives. Loin de nous encore la pensée que Dieu l'ait condamné, car Dieu n'est pas seulement logicien, il est bon : il sait quelle est la faiblesse de nos jugements et que nous nous déterminons souvent pour des raisons futiles que nous croyons solides.

La lettre de Newman était prévue, et avant même de la recevoir, Keble, ainsi qu'il va nous l'apprendre, s'était entretenu longuement avec sa femme du parti à prendre. Il n'est pas moins évident que sa résolution était arrêtée. L'annonce de la catastrophe ne l'en émut pas moins, car bien qu'attendus, ces sortes d'événements surprennent toujours : on se refuse jusqu'à la fin à en admettre la réalité.

Combien forte fut la commotion, la lettre suivante nous le dit d'une manière saisissante :

11 octobre, minuit. — J'avais commencé cette lettre il y a huit jours, et, de fatigue, je l'avais laissée. Comme j'allais la reprendre, j'apprends que la foudre vient de tomber sur nous et que ce que nous redoutions si fort est arrivé. Je ne vous tourmenterai donc pas du récit que j'allais vous faire de ce qui s'est passé entre ma femme et moi à votre sujet, il y a quinze jours... Elle va mieux, grâce à Dieu, et nous la conserverons, j'espère ; et les paroles qu'elle me dit alors étaient telles que je dois les regarder toujours comme les derniers mots d'une sainte. Je voulais vous en répéter quelques-unes, mais certes, ce n'est pas le moment.

... Mon frère, que nous avons failli perdre, va mieux. Et là aussi tout s'est passé de façon à nourrir en nous, à confirmer l'illusion — est-ce une illusion ? — que Dieu ne nous a pas abandonnés, que notre religion n'est pas vaine. Et vous pourtant, vous êtes sûr du contraire...

Encore l'argument « des lits de mort, » l'imagination en face de la raison et la primant ! Cela ne laisse point de causer une vive inquiétude dans son âme, inquiétude qui se trahit par cette constatation terrible : « Je crois que notre religion n'est pas vaine. Et vous pourtant, vous êtes sûr du contraire !... » La certitude lui fait défaut, puisqu'il prononce le mot d' « illusion. » Comment se tirer de là ? Il se contente d'ajouter :

C'est bien mystérieux et déconcertant ! Mais puisqu'il en est ainsi, mon devoir est de rester où je suis, jusqu'à ce qu'un nouvel appel se fasse entendre. Si je n'avais d'autre lumière que mes sentiments à moi, je n'aurais aucune confiance, car je sais très bien que je ne suis pas digne d'être guidé par Dieu ; mais quand je vois la fin d'autres personnes que je sens si près de lui, je suis sûr que ce serait une sorte d'impiété de songer à m'en séparer.

Il ne se rappelait sans doute pas le mot de l'Evangile : « Celui qui vient à moi et qui ne hait pas son père et sa mère et son épouse, ne peut être mon disciple ; » ou s'il s'en souvenait, il attendait un nouvel appel plus pressant. C'est ici surtout que la logique est pleinement absente. Newman aussi avait trouvé longtemps que « c'était bien mystérieux et déconcertant, » mais il avait cherché, étudié avec passion, il s'était enfermé chez lui afin de ne subir aucune influence du dehors, il avait ainsi forcé l'appel divin. Mais il n'était pas marié, par conséquent il était plus soustrait à la « fascination de la bagatelle. »

« Plusieurs mots, dit Henri Brémond, ont été effacés dans cette lettre où Keble s'accuse encore du malheur qui vient de briser tant de cœurs et de troubler tant d'intelligences. » Il termine en remerciant son ami : « Personne n'a été pour moi bon et secourable comme vous. Je ne me résigne pas à me séparer de vous, et cependant je ne peux pas vous suive. » Il ne veut point croire surtout qu'ils soient « réellement séparés. » —

« Puissiez-vous avoir la paix là où vous êtes allé et nous aider nous aussi à la trouver ! » Mais pour lui toute joie est finie. Adieu à ce brillant passé, aux belles espérances qu'avaient fait naître les *Tracts* et le Mouvement ! « Et ainsi désolé comme une année qui n'aura plus de printemps, je reste votre affectionné et reconnaissant. »

Rien n'est déchirant comme cette séparation de deux âmes qui s'aiment et s'estiment et qui continueront à s'aimer et à s'estimer. Elles ne se maudissent point, ne gémissent pas sur leur sort réciproque, et si elles suivent des voies tout opposées, elles demeurent réellement unies devant Dieu...

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

UNE PAGE DE SURNATUREL AU CONCILE DU VATICAN. **La Mère Sainte-Agnès et Mgr Dupanloup,** par François Pon. — Un vol. in-12 de XII-238 p., 2 fr. 50. — Paris, Retaux.

Voici un livre d'un intérêt palpitant. Cette « page de surnaturel, » pour être entendue dans toute sa portée, voudrait sans doute être replacée dans le cadre de l'histoire même du Concile du Vatican ; et c'est ce que nous espérons qui sera fait un jour ici, au cours de nos études sur Mgr Dupanloup. Pour aujourd'hui, disons brièvement de quoi il s'agit.

Il s'agit d'une correspondance adressée par une humble religieuse à Mgr Dupanloup, de 1865 à 1872, sur l'ordre et sous la dictée de Notre-Seigneur. Mère Sainte-Agnès était Fille de Notre-Dame, du monastère de Narbonne. Ses supérieurs ecclésiastiques, quand Mgr Dupanloup prit des renseignements au reçu de la première lettre, rendirent le meilleur témoignage. Elle est morte en odeur de sainteté, le 27 décembre 1901, à soixante-dix ans, après cinquante ans de vie religieuse et dix ans de supériorat. C'est sur son indication que s'opéra le miracle qui détermina la béatification de la Fondatrice de la Congrégation dont elle faisait partie (la B. Jeanne de Lestonnac).

Elle avait reçu du ciel des dons de grâce éminente, mais d'abord les dons de la nature, un rare bon sens, une raison très ferme. Ses lettres à Mgr Dupanloup respirent toujours un calme parfait, une délicatesse admirable, un respect qui n'a d'égal que sa fermeté. Elle souffre terriblement d'être obligée d'écrire ainsi ; c'est la grande croix de sa vie, mais c'est l'ordre de Notre-Seigneur. Notre-Seigneur l'y a préparée longuement, progressivement. Elle ne connaît pas l'évêque ; elle ne sait pas ce que Notre-Seigneur lui demandera d'écrire ; mais elle écrit, docilement, sous la dictée du bon Maître, qui précise lentement, très lentement. Comme on suit, à travers ces lettres, la marche délicate de la grâce, qui nous éclaire doucement, qui ménage notre liberté et veut nous laisser le mérite de correspondre à ses moindres indications ! Mais comme Mgr Dupanloup se montra peu docile à correspondre !

La première lettre de la religieuse est de mars 1865. Nous n'en avons pas le texte. Mais la réponse de l'évêque, qui fut tout empressée, semble indiquer qu'il y était question, en termes touchants, des « peines et des défaillances » de son âme.

La religieuse écrit de nouveau le 28 avril : — « ... Ce bon Maître me disait : Je te mettrai en rapport avec ce défenseur de ma gloire et je le fortifierai par les paroles que tu lui adresseras en mon nom. — Saurai-je vous dire, Monseigneur, toute la confusion que j'éprouvais alors ? Tout cela m'est impossible, mais Notre-Seigneur m'assurait qu'Il voulait de moi ce témoignage d'amour et que ce que je ferais auprès de Votre Grandeur, Il le regarderait comme fait à Lui-même. Il me disait encore : — Je t'ai choisie comme un abîme de misère et d'ignorance pour humilier l'esprit humain dans ce serviteur que j'aime ; je veux éclairer son intelligence de ma lumière divine, et c'est par toi que je veux la lui communiquer... C'est parce que tu ne sais rien et que tu n'es rien, que je me servirai de toi, afin de faire éclater ma gloire. — Comme je sentais la vérité de ces paroles ! Je me croyais si bien un pur néant !... »

Elle dit en termes touchants sa peine, son humiliation d'être obligée de révéler toutes ces choses. Mais l'évêque est intéressé, et veut tout savoir ; il demande que la religieuse soit autorisée par ses supérieures à tout lui communiquer. Mettait-il, dans cette légitime curiosité, autant d'humilité que la religieuse elle-même ? C'est ce que la suite va nous apprendre.

Vient le moment où les communications divines se font plus précises. On est au 11 juin 1869, à la veille du Concile :

« Voici ce que Notre-Seigneur m'a répété plusieurs fois en m'intimant l'ordre de vous manifester sa volonté : — Les œuvres de ce défenseur de ma gloire me sont agréables. Je connais les *désirs* de son *cœur* et ils me plaisent ; mais je trouve dans son esprit une disposition qui m'afflige. Dis-le lui, en mon nom, *il te comprendra*. Qu'il se garde surtout de suivre la *prudence mondaine* qui est celle de l'orgueil humain... »

L'évêque demande un peu plus de précision ; et Notre-Seigneur précise (lettre du 22 juin) :

« Pour ce qui concerne la prudence mondaine, le bon Maître désire que, *sans nul égard pour elle*, vous n'ayez rien autre chose en vue que sa *gloire* dont Il vous confie les plus graves intérêts... Dans ma dernière lettre, j'aurais voulu changer la qualification de *mondaine* en celle d'*humaine;* mais Notre-Seigneur ne me le permit pas, me donnant à entendre aussitôt que ce mot n'exprimait pas le sens qu'il voulait... : — J'appelle *prudence mondaine*, me dit-il, celle qui se laisse guider surtout par l'esprit du monde, suivant plutôt les lumières de la raison, souvent dominée par l'orgueil, que celles de mon Divin Esprit ; tandis que la *prudence humaine* entre surtout en rapport avec le bien-être matériel. Je veux donc, ajouta Notre-Seigneur, que tu te serves de cette expression... Il (l'évêque) sera uni d'esprit à Celui à qui il est uni de cœur, en reconnaissant en Lui la PLÉNITUDE (c'est la religieuse qui met ces majuscules) de *l'autorité souveraine* que j'ai remise entre ses mains par ces paroles : Tu es pierre... Je TE donnerai les clefs du royaume des cieux ; *tout* ce que TU lieras sur la terre... — Notre-Seigneur me fait entendre que j'aurais encore bien des choses à vous communiquer, je m'abandonne à ses desseins sur ma pauvre âme, vous suppliant de vouloir bien soutenir de votre charité celle qui ose se dire, de Votre Grandeur, la très humble servante. »

Puis, 22 juillet 1869 : — « Notre-Seigneur m'a parlé encore de cette union d'esprit avec son Vicaire qu'il veut trouver en vous. Pour cela, Il m'a fait comprendre qu'il y aurait, dans les décisions du Concile, certains points qui seraient en contradiction avec vos propres lumières, mais que cependant Il demandait de Votre Grandeur une entière soumission d'esprit à tout ce que le Souverain Pontife prononcerait en usant des droits qui lui ont été donnés. A cet effet, Notre-Seigneur m'a rappelé ce qui se passa un jour parmi les apôtres et l'instruction qu'il leur donna dans la circonstance où

ils avaient disputé entre eux sur la prééminence. Il m'a fait entendre les mêmes paroles qu'Il leur dit : — *Si vous ne devenez petits comme cet enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* — J'ai vu dans cet esprit de simplicité l'acte de dépendance que Notre-Seigneur attendait de Votre Grandeur. Après cela, Jésus m'a dit : — *Mon serviteur est une lumière que je destine à éclairer mon Eglise; mais tu le sais,* a ajouté mon bon Maître, *selon que je te l'ai montré, il y a quelque temps, mes desseins ne sont pas toujours immuables; je fais souvent dépendre leur accomplissement du libre arbitre que j'ai laissé à l'homme, c'est pourquoi il y en a beaucoup d'appelés qui n'ont pas été élus. Combien avaient commencé à luire dans mon Eglise comme des flambeaux, qui sont devenus des anges de ténèbres !...* »

L'évêque, visiblement intrigué, demande, un peu sèchement et durement, qu'on lui précise ces « points. » La pauvre religieuse n'en sait mie; Notre-Seigneur lui dira tout en temps voulu. Au printemps de 1870, il lui donne du Concile une vision qu'elle note dans son journal : elle voit le Concile divisé en deux parties, « l'une élevée dans une région toute spirituelle, et l'autre environnée de ténèbres. » Elle voit « trois sortes d'états dans les esprits qui composent l'Eglise : les uns si pleins de leur propre savoir que l'Esprit-Saint ne trouvait plus de place et planait sur eux sans épancher ses rayons de lumière, — les autres, moins pleins, en recevaient une partie, — mais d'autres, plus riches, me paraissaient inondés de flots de lumière, je les voyais tout lumineux... » Et, arrêtant les yeux sur ceux qui s'agitaient loin des rayons de l'Esprit-Saint :

« — Eh quoi ! Seigneur, lui dis-je, les laisserez-vous toujours errer dans les ténèbres ? Et cette âme (Mgr Dupanloup) objet de ma sollicitude, ne la ramènerez-vous pas bientôt de cette voie ? — Ma fille, quant à cette âme, tu as mes promesses, garde-les avec fidélité, et moi je les accomplirai pour ton amour. »

Elle écrit cependant à l'évêque (19 mars 1870) que Notre-Seigneur la presse de lui dire et de lui répéter la question qu'Il adressa à ses apôtres : *Et vous, ne voulez-vous pas aussi me quitter?* Et Notre-Seigneur lui rappelle en quelle circonstance il posa cette question : — « Je venais, dit-il, de proposer aux Juifs la croyance d'un mystère des plus sublimes, et, en même temps, des plus contraires à la raison humaine. A cette annonce plusieurs refusèrent de croire et se séparèrent de moi; mais loin de les détromper de ce qu'ils avaient compris, j'insistai plus fortement encore... Ma fille, aujourd'hui il ne s'agit pas d'un mystère, mais d'une vérité que l'Eglise doit proclamer dogme de foi pour assurer son triomphe contre l'esprit d'erreur et d'indépendance qui combat contre elle. Cette vérité, c'est l'infaillibilité de son Chef suprême... »

Et l'humble religieuse dit en termes poignants combien elle a senti son âme défaillir sous le poids de la mission qui lui était imposée auprès de l'évêque. Elle expose à Notre-Seigneur que l'évêque n'a jamais eu que le désir de procurer le bien de la société humaine : — « Notre-Seigneur m'a répondu alors : — Ma fille, qui a jamais plus désiré que moi le bonheur et la réhabilitation du genre humain ? Cependant ce n'est pas en suivant les règles de la prudence du monde que j'ai tout accompli, mais par la sainte folie de la croix... Parle à mon serviteur, répète-lui encore : Et vous, ne voulez-vous pas me quitter ?... J'ai beaucoup de choses à lui dire encore, mais il ne saurait les porter présentement... »

Et, en terminant : — « En retombant sur moi-même, Monseigneur, il ne me reste que la confusion... Pardonnez-moi, c'est le seul mot que je puisse adresser à Votre Grandeur... »

L'évêque répond par l'envoi d'une petite image; et la religieuse lui écrit de nouveau le 17 avril 1870 : Notre-Seigneur lui a montré les effets de son Eucharistie dans les âmes : — « Tu le vois, ma fille, dans un grand nombre d'âmes mon amour pâtit; dans d'autres, il agit; et dans un nombre bien moindre, il jouit. » Elle voit l'âme de l'évêque parmi les premières; elle demande à Notre-Seigneur ce qui met obstacle à son œuvre en lui : — « Ma fille, ne sais-tu pas cette parole : *Celui qui adhère à Dieu devient un même esprit avec Dieu?...* Je n'agirai dans mon serviteur que lorsqu'il se sera soumis à ma volonté. »

Et derechef elle dit à l'évêque la confusion qui l'accable, mais, ajoute-t-elle, « je consens à porter le poids de ma honte, si le Seigneur doit en être glorifié. »

L'évêque ne répond pas, le Concile s'achève, et la religieuse ne reprend la parole, sur l'ordre de Notre-Seigneur, que le 17 août 1870 : — « ... Le bon Maître m'intime l'ordre de rappeler à Votre Grandeur la promesse qu'elle a faite avant son départ pour Rome, de se soumettre humblement aux décisions du Concile. Il veut que je vous transmette ces paroles qu'Il me fait entendre : *J'attends de sa part un acte solennel de soumission et de dépendance... Prenez garde que la lumière qui est en vous ne soit que ténèbres... Vous êtes le sel de la terre; si le sel perd sa force..., il n'est plus bon qu'à être jeté dehors.* — Monseigneur, l'intelligence que Notre-Seigneur me donne de ces textes en les appliquant à Votre Grandeur m'effraie... »

Toujours pas de réponse de l'évêque. La religieuse, dans une longue lettre (27 septembre 1870), lui annonce de nouvelles communications divines et lui demande s'il daignera les recevoir. — Puis, six semaines après, et malgré le silence persistant de l'évêque, elle lui écrit encore (12 nov.), parce que le bon Maître la presse toujours de lui « manifester plus formellement ses volontés. »

Cette fois l'évêque parle, et envoie le billet suivant :

« Orléans, 24 novembre 1870. — Ma chère Sœur, je reçois votre dernière lettre, et je dois vous dire qu'elle m'étonne encore plus que les autres. — Je n'ai trouvé dans aucune un signe de l'esprit de Dieu. Donnez-moi ce signe, si vous le pouvez. Autrement, il est inutile que vous m'écriviez désormais. — Ce qui m'étonne, c'est que vos supérieures vous permettent d'écrire de telles lettres. Je ne suppose pas que ce soit elles qui vous les fassent écrire. Je crois à vos intentions et à votre bonne foi et je demande au bon Dieu d'éclairer vos illusions et de vous bénir. — F., Ev. d'Orléans. »

L'insinuation que cette lettre renferme à l'adresse des supérieures paraîtra d'autant plus étrange que l'évêque lui-même, au début, avait encouragé et appelé cette correspondance. La religieuse, dans son Journal, remercie Notre-Seigneur du pain d'humiliation qu'il lui donne à savourer; et, dans sa réponse à l'évêque, elle dégage ses supérieures, qui auraient craint de s'opposer aux desseins de Dieu en l'empêchant d'agir; elle-même, si tout cela n'est qu'illusion, adorera les desseins de Dieu sur son âme, « sachant bien que la voie des illusions, lorsqu'on s'y trouve de bonne foi, peut aussi bien servir à la sanctification de l'âme en détruisant l'amour-propre comme toute autre voie; » et, suivant la condition posée par l'évêque, elle demande à Notre-Seigneur, en signe de la vérité de sa mission, la guérison d'une malade pour le 8 décembre.

Le miracle demandé n'a pas lieu : Notre-Seigneur le refuse à sa servante. Mais l'humiliation que celle-ci en éprouve sera plus efficace pour la conversion désirée que ne l'eût été le miracle lui-même; et Notre-Seigneur renouvelle à la religieuse l'assurance que l'évêque reviendra à la vérité : — « Ma fille, lorsque tu m'as demandé la grâce qui doit dessiller les yeux de ce prélat, il n'était pas encore prêt, son âme n'était pas encore disposée... Je t'ai promis cette grâce et je ne te l'ai pas refusée; seulement j'en fais dépendre l'accomplissement de la disposition d'esprit de ce prélat, c'est son obstination qui y met obstacle. »

Enfin, au commencement de mars, elle apprend, par son confesseur, le P. Dominique, que Mgr Dupanloup vient d'envoyer au Pape son adhésion au dogme de l'infaillibilité : — « ... Ah ! qu'il est bon, Jésus ! écrit-elle au P. Dominique... Depuis que je vous ai écrit ma dernière lettre, 14 février 1871, il m'est arrivé de voir plusieurs fois cette âme (Mgr Dupanloup) dans des oscillations très pénibles. Alors, je me sentais pressée de prier pour elle avec plus d'instances... C'était vers le 18 février que je voyais les agitations d'esprit de ce prélat. »

La lettre de Mgr Dupanloup au Pape, ou plutôt la copie que l'on en a, n'est pas datée ; mais comme elle fut écrite de Bordeaux, où l'évêque venait d'arriver comme député à l'Assemblée nationale, on trouve dans cette circonstance une date approximative qui concorde bien avec les « oscillations » et les « agitations d'esprit » dont parle la religieuse. — Tout n'était pas fini pourtant ; et la religieuse dut souffrir encore de cruelles douleurs pour obtenir de Dieu la grâce suprême, l'adhésion publique et solennelle qui était bien dans les intentions de l'évêque, mais qui fut retardée par les difficultés de la guerre et de l'occupation allemande. Ce n'est que le 29 juin 1872 que parut la Lettre pastorale portant publication des Constitutions dogmatiques du Concile dans le diocèse d'Orléans. — « Douteras-tu encore, enfant de peu de foi, de la vérité de ma promesse ? demande alors Notre-Seigneur à sa servante... Croiras-tu enfin à mon amour ? »

La mission de la religieuse était terminée. Le silence succède pour elle aux communications divines. Seules, ses dispositions ne changent pas ; et elle conserve toujours la même fidélité à sa règle, le même amour de l'humiliation et de l'obscurité : — « Quant au passé, écrit-elle à son directeur, je ne sais presque plus me souvenir des faveurs spéciales du bon Maître, mais je demeure assurée de son amour pour moi et cela me suffit. »

De tout ceci nous n'avons pas à dégager de conséquences historiques. Nous n'y mêlerons pas nos vues humaines. Voyons-y seulement une illustration splendide du dogme de la Communion des saints. Voyons-y surtout un précieux témoignage de l'amour infini de Notre-Seigneur et de ses attentions sans bornes pour nous. Bossuet dit quelque part, dans une de ses Oraisons funèbres, que Dieu n'hésite pas à remuer ciel et terre pour sauver une âme. Ce que Notre-Seigneur a fait pour arracher au péril l'âme de Mgr Dupanloup, croyons fermement qu'il le fait pour toutes les âmes, et n'en tirons point présomption, car notre mauvaise volonté peut toujours nous soustraire à ses poursuites ; il ne nous sauvera que si nous le voulons, et les commentateurs de l'Evangile remarquent avec quelle insistance il multiplie les avertissements à Judas aux moments les plus solennels et les plus touchants, lors de la promesse de l'Eucharistie, *unus ex vobis diabolus est*, puis dans l'institution même de l'Eucharistie, puis dans et après le lavement des pieds, *mundi estis sed non omnes,... non de omnibus vobis dico, ego scio quos elegerim,... unus ex vobis tradet me* (Joan. XIII, 11, 18, 20), puis au Jardin des Olives : *Amice...*

Le P. Jean, abbé de Fontfroide, dans une note qui n'est pas datée, nous apprend qu'un de ses religieux, homme tout absorbé dans la pratique de ses devoirs et totalement étranger aux événements du dehors, vint un jour lui communiquer l'impression suivante qu'il avait reçue dans sa méditation :

— « Désormais, lui dit Notre-Seigneur, je veux que tu t'occupes des tristesses de mon Cœur, et je désire que tu t'offres en victime pour l'évêque d'Orléans.

— « Mon divin Maître, je ne m'appartiens pas ; je vais le dire à mon Rév. Père et je ferai ce qu'il me dira.

« Il fut évident pour moi, dit le P. Jean, que cela venait de Dieu. Je lui dis d'accepter ; il le fit simplement. Le surlendemain une tempête furieuse assaillit cette âme, au point que le pauvre religieux ne pouvait plus tenir en place. Je fis mon possible pour le calmer et enfin les souffrances devinrent tolérables. »

Conférences catholiques, par Eug. Léon, missionnaire apostolique. — In-12 de 144 p., 2 f. — Paris, Beauchesne.

Ces *Conférences*, au nombre de quatre, ont été données devant auditoires laïques, deux à Toulouse, une à Montpellier, une à Paris. On n'y cherchera donc point de modèles d'éloquence religieuse, ni même catholique. Ce sont des Conférences comme on en a donné beaucoup dans notre pays en certains milieux, avec velléités oratoires. Elles ont obtenu quelques succès ; et l'auteur, qui ne veut pas que nous en ignorions, nous cite quantité de lettres ou de fragments de lettres de félicitations, restées presque toutes anonymes.

Sujets traités : *l'union nécessaire, — la politique et le clergé, — le devoir des femmes chrétiennes, — notre faiblesse : causes et remèdes.* — En dépit du titre de la première conférence, ce livre n'est point œuvre d' « union » ; et ce n'est point à cette « union » que Rome nous convie. Mais, grâce à Dieu, à côté des hommes qui « parlent », il y en a chez nous qui agissent. — Inutile de relever la note (p. 27) sur la « triste mentalité » du « directeur de la *Semaine religieuse* de Perpignan. »

Un couvent persécuté au temps de Luther. *Mémoires de Charité Pirkheimer*, abbesse du couvent de Ste-Claire, à Nuremberg. Traduit de l'allemand par J.-Phil. Heuzey. Préface de Georges Goyau. — Un vol. in-12 de XLVI-252 p., 3 f. 50. — Paris, Perrin.

« Une monographie de quelques années de couvent, qu'est-ce que cela ? » disent les lecteurs superficiels. Ce sont des monographies de ce genre pourtant qui ont renouvelé l'histoire de la Réforme et qui permettent de s'en faire maintenant une idée un peu plus juste que ce n'était possible au temps de Joseph de Maistre, au lendemain de ces trois siècles où l'histoire avait mérité d'être définie « une conspiration contre la vérité. »

Un des grands chercheurs du XIX[e] siècle disait que l'histoire de la Réforme allemande devrait être écrite, étudiée, ville par ville, presque village par village, couvent par couvent. Ce n'est, surtout pour un pays aussi indéfiniment morcelé que l'était l'Allemagne d'alors, ce n'est que sur une série suffisamment imposante d'explorations de détail qu'il est possible d'édifier des commencements de généralisations. Les *Mémoires* de Charité Pirkheimer, quand ils virent pour la première fois le jour il y a une cinquantaine d'années, ce fut un succès immense. Ils sont pourtant faits surtout de documents, lettres du Sénat de Nuremberg et réponses de l'abbesse, mais ces documents sont mis en lumière et dans leur cadre historique avec une droiture et une simplicité qui réalisent la perfection de l'art. Charité Pirkheimer était d'une famille patricienne de Nuremberg, et l'une des femmes les plus cultivées de ce siècle qui en compta tant. Le couvent dont elle était abbesse se recrutait, lui aussi, dans le patriciat de la ville ; et c'est tout ensemble au nom du droit païen de l'Etat et au nom du droit païen de la famille sur la conscience de ses membres, que le Sénat prétendit interdire à ces vaillantes filles la profession et de la vie religieuse et de la foi catholique. Nuremberg était alors une des villes les plus illustres de l'Europe ; avec Augsbourg elle était la grande métropole commerciale, industrielle, artistique de l'Allemagne du Sud, et elle fut la première ville libre à embrasser la Réforme, donnant ainsi l'exemple de l'apostasie à toutes ces riches républiques urbaines

qui en quelques années passèrent au protestantisme. Aussi la résistance de Charité Pirkheimer et de ses soixante filles exaspéra le Sénat (une seule fit défection). De guerre lasse, et comme Mélanchton répugnait à l'emploi de la violence, on finit par les laisser s'éteindre dans leur couvent, une à une, mais sans prêtre et sans sacrements.

Charité mourut en 1532, à soixante-dix ans. Elle était abbesse depuis 1502 ; le Sénat de Nuremberg avait inauguré ses tracasseries en 1522. Souhaitons à ses *Mémoires* le plus vif succès : ils sont un document historique de premier mérite, en même temps qu'un modèle admirable de fermeté dans la foi et de dignité droite dans la résistance. — Une excellente monographie de Charité avait été écrite en 1878 par le Dr. Binder, une des célébrités de l'historiographie catholique en Allemagne : M. Heuzey, l'éditeur français des *Mémoires*, y renvoie dans son *Introduction*, mais ne semble pas savoir que l'œuvre de Binder a été traduite en français en 1880 (*Charitas, Episode de la Réforme*, par le Dr. Binder, trad. par J. de Rochay, in-12 de 356 p., 2 f., Œuvre St-Michel, Paris, rue de Tournon, 29).

Le Culte du Sacré-Cœur. *Synthèse doctrinale en vue de l'édification et de l'apologétique*, par M. Ch. Sauvé, prêtre de Saint-Sulpice. — Deux vol. petit in-8 de xxxiv-436 et 418 p., 5 fr. — Paris, Ch. Amat.

LE CŒUR ET SES RICHESSES, t. VII : **La Flamme de l'Apostolat,** par M. Lenfant. — In-16 de 342 p., 2 fr. 50. — Paris, Poussielgue.

La Vie bien comprise, par F. de Céez. — In-16 de 228 p., 2 fr. 50. — Paris, Beauchesne.

Le Respect de l'Enfant, par Moïse Cagnac. — In-12 de 48 p., 1 fr. — Paris, Poussielgue.

I. — Il est bien peu de prêtres, aujourd'hui, qui n'aient dans leur bibliothèque, à portée de leur prie-Dieu, quelque volume de M. Sauvé. Ils savent sa méthode qui est, dans l'exposition de chacune des vérités chrétiennes, de tout ramener à l'unité en allant au fond des choses, de dégager l'idée fondamentale de chaque dogme et d'en montrer le rayonnement sur toutes les thèses qui s'y rattachent.

Si cette méthode se vérifie de tous les dogmes de notre foi, puisque Dieu est tout entier en chacun d'eux et que chacun d'eux inclut toute l'économie de l'ordre surnaturel, — combien plus s'impose-t-elle et combien plus féconde doit-elle se révéler quand il s'agit du Sacré-Cœur, qui est, suivant le mot connu du cardinal Pie, « la quintessence du christianisme, le sommaire et l'abrégé de toute la religion ! »

C'est pour n'avoir pas envisagé ainsi la théologie du Sacré-Cœur que certaines âmes et certains livres de piété ont donné prise aux accusations de nos ennemis ou aux préjugés de nos amis eux-mêmes qui n'ont voulu voir dans la dévotion au Sacré-Cœur qu'une dévotion restreinte, un rapetissement du mystère de l'Incarnation, une diminution de la Personne adorable de Notre-Seigneur, une surchage inutile et une excroissance de pur ornement pour la piété chrétienne, alors qu'au contraire elle en est le fond le plus intime, le germe et le point central qui projette sur toute l'Eglise et sur tout le développement de chaque âme les plus magnifiques et les plus féconds rayonnements doctrinaux, moraux et sociaux.

Comprendre le Cœur de Jésus, ce serait le ciel. Et c'est qu'en effet lire et méditer le livre de M. Sauvé, c'est déjà le ciel commencé. Je ne crois pas qu'on ait encore rien écrit, en français, de plus beau et de plus complet, de plus solide et de plus pénétrant, et dans une langue plus riche, plus imagée et plus chaude, sans cesser jamais de rester sobre et pure et exacte, sur le Sacré Cœur de Jésus, ce qu'Il est en lui-même, son Amour fini et son Amour infini, comment Il est le Centre de toutes choses et comment ses rayonnements s'étendent vers toutes choses, vers Dieu et vers le monde, vers la Sainte-Trinité et vers le Ciel, vers le purgatoire et vers notre terre, dans tous les ordres, ordre moral, ordre intellectuel, ordre social, ordre matériel, et par toutes les voies de l'adoration, de la réparation, de la prière, de l'action.

II. — Le Cœur de Jésus est venu enflammer le monde ; et la grande « richesse » du cœur chrétien, du cœur qui est à l'image du Cœur de Jésus, c'est de rayonner et d'enflammer. Et qui pouvait nous parler de la « flamme de l'apostolat » mieux que M. Lenfant, dont ceux même qui ne le connaissent pas savent au moins une chose, c'est qu'il est apôtre ? — Aussi son nouvel opuscule est-il digne de ses devanciers, et nous dit-il en termes excellents la nature de l'apostolat, son origine, ses ailes (six ailes, comme le Séraphin : deux qui le dirigent, deux qui le soutiennent, deux qui touchent la terre), ses forces et les obstacles qu'il rencontre, ses grands moyens, ses joies, comment il doit entreprendre la conquête 1° d'une âme, 2° de la famille, 3° du milieu social, 4° de la France, 5° du monde, 6° des temps modernes.

Signalons aussi la charmante plaquette que M. Lenfant vient de publier sous ce titre : *Une méditation pour chaque jour* (in-16 de 34 p., 0 fr. 25, Paris, Téqui) et qui renferme en effet sept méditations, pour les sept jours de la semaine, sur l'amour de Dieu, l'amour du prochain, le désir de la perfection, le courage dans les tentations, l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la dévotion à la sainte Vierge.

III. — Avec la *Vie bien comprise*, de M^me^ de Céez, nous descendons un peu de ces hauteurs. On nous présente ce livre comme « Notes d'une femme du monde, » et c'est bien ainsi en effet que l'on peut s'imaginer des « notes de femme du monde. » On y touche à tout, spéculations philosophiques et vie morale, confession et mondanités, éducation maternelle et annulation de mariage, vie de Paris et vie de campagne, élections politiques et questions de couturiers, etc. — Seulement je crois que les femmes du monde mettent un peu plus de bonne grâce et de dextérité, sinon dans leurs notes (qu'elles gardent d'ordinaire pour elles-mêmes ou pour leur famille), au moins dans leur parole.

IV. — *Le Respect de l'Enfant* est une conférence faite à l'Institut catholique de Paris, bien composée, correctement écrite, nourrie d'heureuses citations, peut-être plus spéculative que pratique, et qui révèle une pédagogie plus livresque que véritablement vécue.

LES SAINTS. — **Saint Colomban,** par l'abbé Eug. Martin, docteur ès-lettres. — **Saint François de Borgia,** par P. Suau. — Vol. in-12 de 200 p., à 2 f. — Paris, Lecoffre.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE FRANCISCAINE. — **Le Bienheureux J.-B. Vianney, tertiaire de Saint-François,** par Alph. Germain, in-12 de 210 p., 1 f. 50. — **Saint Léonard de Port-Maurice,** par le P. Léopold de Chérancé, in-12 de 274 p., 1 f. 50. — **La B. Jeanne de Maillé,** par le même, in-12 de xvi-286 p., 2 f. — **Sainte Colette de Corbie,** par Alph. Germain, in-12 de 334 p., 2 f. — **Les Opuscules de saint François d'Assise,** in-16 de 286 p., 1 f. — Paris, Poussielgue.

Vie de la Rév. Mère Marie-Claire, *Supérieure de la Maison-Mère du T.-S. Cœur de Marie*. — Un vol. in-12 de 332 p., 3 f. 50. — Paris, Lecoffre.

Un Apôtre du Sacré-Cœur. **Le P. Yenveux,** *Oblat de Marie-Immaculée,* par Ed. Thiriet. — Un vol. in-12 de 352 p., 3 f. — Paris, Amat.

Le P. Julien Poulet, *Oblat de Marie-Immaculée,* par Ed. Thiriet. — Plaquette in-12 de 142 p., 2 f. — Bar-le-Duc, Imprimerie St-Paul.

I. — Que la conduite de Dieu sur son Eglise est admirable ! Saint Colomban, † 615, a été certainement l'un des plus puissants initiateurs de vie monastique que connaisse l'histoire de l'Eglise. Il a couvert de ses fondations, dans les vingt dernières années du VIe siècle, notre Gaule franque et les régions, aujourd'hui suisses ou allemandes, du cours supérieur du Rhin et du lac de Constance ; et c'est lui qui a préparé la splendide renaissance qui marque la première moitié du VIIe siècle, sous les règnes de Clotaire II et de Dagobert.

Puis, lui disparu, ses fondations rentrent dans l'ombre, tandis que monte par toute la chrétienté la gloire des fils de saint Benoit ; et deux siècles après la mort de Colomban, un concile d'Aix-la-Chapelle (817) prescrit, par tout l'empire carolingien (c'est-à-dire par toute l'Europe chrétienne), l'adoption de la règle bénédictine.

C'est qu'en effet la règle colombaniste n'était pas pratique : d'une austérité sans mesure, elle proscrivait comme des crimes les moindres imperfections et les frappait de pénalités qui doivent être réservées à des fautes un peu plus graves ; elle voulait élever les hommes, d'un bond, à une perfection où nous ne saurions atteindre que péniblement et dans l'effort progressif d'une vie purgative qui risque fort de se prolonger encore dans le « Purgatoire » de l'autre monde. La règle colombaniste est fort bonne pour imprimer une impulsion vigoureuse ; la règle bénédictine seule pouvait maintenir : seule surtout elle sut prévoir, organiser, administrer.

La règle colombaniste s'effaça si profondément de la mémoire des hommes qu'au moyen âge saint Colomban passait pour un simple disciple de saint Benoit, ce qu'il n'eût certes pas voulu être. La règle bénédictine recueillit l'héritage de saint Colomban ; mais saint Colomban avait ensemencé, et sans doute il fallait les ardeurs irlandaises de saint Colomban pour rallumer quelque lumière et quelque ordre dans cette société franque de la fin du VIe siècle, si horriblement ravagée par quatre-vingts ans de guerres civiles. Saint Colomban, s'il n'a pas gardé l'auréole des grands fondateurs, reste toujours du moins une héroïque et grandiose physionomie de moine, et l'un des plus grands parmi les moines remueurs de peuples et dompteurs de princes barbares. C'est l'idée que donnaient déjà de lui les brillantes esquisses de Montalembert et d'Ozanam ; et c'est l'idée encore que l'on en prendra, mais plus précise, plus documentée, mieux entourée des garanties de la critique, à travers les pages de M. Eug. Martin.

Saint François de Borgia (1510-1572), mort général de la Compagnie de Jésus, et l'un des grands noms, avec saint Pie V et saint Charles Borromée, de la réforme catholique au XVIe siècle, n'avait pas eu, jusqu'aujourd'hui, d'historien. Ses premiers biographes, jésuites comme lui, avaient fait œuvre de panégyristes intempérants ; et son biographe d'aujourd'hui, le P. Suau, non moins jésuite, n'hésite pas à les mettre fort à mal. Ce qu'il nous donne dans ce petit volume n'est, dit-il, qu'une ébauche, une ébauche à laquelle il espère donner un jour les développements que comporte l'extraordinaire activité de son Saint. Telle qu'elle est du moins, et appuyée sur un dépouillement minutieux des archives, elle donne une idée déjà bien complète et fort attachante de l'austère saint qui a réparé les fautes de ses ancêtres et réhabilité leur nom. Quel démenti que cette vie, aux théories modernes qui viennent nous chanter l'invincibilité de l'atavisme et des instincts héréditaires ! Saint François de Borgia était arrière-petit-fils d'Alexandre VI ; son grand-père fut ce fameux duc de Gandie, qui périt si tristement à Rome en 1497 ; sa mère était une fille illégitime d'Alphonse d'Aragon, archevêque de Saragosse à neuf ans et lui-même fils naturel du roi Ferdinand V ; elle fut pieuse mère d'ailleurs, et épouse d'un prince pieux, qui de ses deux mariages eut dix-sept enfants, dont cinq filles clarisses, deux fils cardinaux, et notre saint.

II. — Quatre nouvelles biographies dans la *Bibliothèque franciscaine :* l'une, par le P. Léopold de Chérancé, saint Léonard de Port-Maurice, l'un des grands missionnaires *apud fideles* du XVIIIe siècle, pour la ville et pour la campagne, mais de préférence pour la campagne, l'un des plus efficaces convertisseurs de paysans qui aient réjoui l'Eglise, et, à ce titre, un modèle dont la vie est pour nous un excellent traité de ministère pastoral ; — du même auteur, la Vie de la B. Jeanne de Maillé (1332-1413), « fleur de la noblesse tourangelle », veuve à trente ans et retirée au couvent des Cordeliers d'où elle est la lumière de sa province et de la cour de France, trop peu connue et invoquée de nous qui sommes ses compatriotes (sauf par l'admirable panégyrique qu'en a donné Mgr Freppel), mais désormais populaire, nous l'espérons, grâce à son nouveau biographe, l'une des plus touchantes et des plus actives physionomies de ce XIVe siècle qui fut si douloureux à l'Eglise comme à la France et tout ensemble, comme tous les siècles de douleur, si fécond en efflorescence de sainteté, le siècle de sainte Catherine de Sienne et de sainte Catherine de Suède, de saint Vincent Ferrier et de saint Jean Népomucène, de sainte Brigitte et de sainte Colette, de saint André Corsini et du B. Pierre de Luxembourg, de sainte Elisabeth de Portugal et de sainte Julienne de Falconieri, etc. ; — les deux autres, par M. Alphonse Germain : sainte Colette, la grande réformatrice franciscaine au temps du schisme d'Occident, en Franche-Comté et dans le nord de la France (d'obédience avignonnaise, par conséquent), — et le B. Curé d'Ars, qui reste avant tout pour nous « le B. Curé d'Ars », encore que l'on ait omis ce nom de « Curé d'Ars » au titre de l'ouvrage, pour y substituer celui de « Tertiaire de Saint-François » : il est très glorieux pour le Tiers Ordre de compter le Bienheureux parmi ses membres, et sa fidélité de Tertiaire a été certainement l'un des éléments de sa sainteté : mais tout de même, c'est comme « curé d'Ars » qu'il a été béatifié et qu'il reste cher à toute l'Eglise. Il a été aussi Tertiaire de Marie, et c'est une chose aussi que l'on peut insérer et mettre en lumière dans sa biographie, mais sans substituer aucun de ces titres secondaires à son titre principal, qui est celui de « curé ».

C'est une excellente idée qu'a eue le P. Ubald, d'Alençon, de publier sous format commode et à prix modique les *Opuscules* de saint François d'Assise, soit : les deux textes de la Règle des Frères Mineurs (texte de 1210-1221 et texte de 1223), le testament, des fragments de la Règle de Sainte-Claire, diverses lettres, admonitions, prières, expositions, etc. — En tête, une exquise lettre de François Coppée qui, malgré son indignité et sa « confusion », se montre si heureux de parler de son saint patron !

III. — La Vie de Mère Marie-Claire, supérieure de la maison-mère du Cœur de Marie, au diocèse de Gap, morte il y a quelques années, vient d'être écrite par celle qui lui a succédé dans le Supériorat. N'est-ce pas le meilleur témoignage qu'une communauté puisse rendre d'elle-même, que de montrer ainsi à sa tête une supérieure qui sache parler sur ce ton de celle à qui elle succède ? On perçoit dans ces pages un accent pénétrant d'affection tout à la fois et de vénération, de distinction et de simplicité. Mère Marie-Claire fut évidemment une supérieure accomplie, en qui s'unissaient dans une belle harmonie les dons de la nature et de la grâce, intelligence et volonté, imagination et sensibilité ; et sa biographe porte assurément en elle le germe tout au moins de qualités et de vertus qu'elle a si bien comprises et qu'elle nous fait si bien comprendre et aimer.

Heureuse communauté, où les supérieures se succèdent et s'apprécient ainsi !

IV. — Le P. Yenveux, † 1903, fut « apôtre du Sacré-Cœur » dans l'humilité. Il fuyait les ministères éclatants ; il redoutait la prédication ; il a écrit sur le Sacré-Cœur des livres de piété et de théologie qui resteront mais qui n'ont pas attiré sur lui, de son vivant, le bruit éphémère des réputations mondaines. Le meilleur de sa vie fut réservé au confessionnal ; c'est là qu'il fut l'apôtre des miséricordes du Cœur de Jésus ; c'est là que le Sacré-Cœur réalisa pour lui l'admirable promesse faite aux prêtres qui lui seront dévots, d'attirer la confiance et de toucher les cœurs endurcis. Partout où il passa, dans les milieux les plus divers, à la campagne comme à la ville, en province comme à Paris, à Montmartre, chez les ouvriers comme dans les communautés religieuses, partout c'est le même cri que l'on surprenait sur toutes les lèvres : « C'est un Saint ! » — Et nous aussi, nous le répétons, ce cri, à la lecture de ces pages, avec d'autant plus de spontanéité et d'édification que le biographe a moins l'air de le suggérer. Car certes, le P. Thiriet ne nous dissimule pas les difficultés de caractère dont le P. Yenveux a dû triompher dans sa jeunesse ; je crois même qu'il y insiste trop, au point que l'on est parfois tenté de se dire que ce jeune homme pourra faire un bon contemplatif, mais n'a pas ce qu'il faut pour devenir un apôtre et attirer les âmes. — « Si j'avais mal tourné, disait le P. Yenveux sur ses vieux jours, j'aurais été terrible. » Les saints étaient des hommes comme nous ; seulement ils ont bien tourné. Et l'on fait très bien de nous montrer qu'eux aussi ont eu besoin de bien tourner et qu'ils ne sont pas nés tout tournés. C'est ce que déjà accentuait tout à l'heure le P. Léopold de Chérancé dans sa vie de saint Léonard de Port-Maurice ; et c'est une considération en effet qui est admirablement propre à nourrir en nous l'esprit d'espérance et de confiance en Dieu.

V. — Un disciple et émule du P. Yenveux, le P. Poulet, ne lui a survécu que quelques mois. Le P. Poulet, lui aussi ancien chapelain de Montmartre, est mort en juin 1904, à peine âgé de quarante ans. C'était un enfant de Paris ; et sa vie s'est passée presque entièrement à Paris, dans le clergé diocésain d'abord, puis sous la règle religieuse. C'est un beau tableau de ministère sacerdotal, d'un dévouement aussi droit que chaud, où l'union la plus intime à Dieu s'est épanouie dans ce déploiement de forces apostoliques qui, dit sainte Thérèse, est la fin de tout ascétisme et de tout mysticisme.

La vraie religion selon Pascal, par Sully Prudhomme, de l'Académie française. — Un vol. in-8 de x-444 p., 7 fr. 50. — Paris, Alcan.

Le sous-titre de cet ouvrage capital en précise l'objet : c'est la « recherche de l'ordonnance purement logique des *Pensées* (de Pascal) relatives à la religion ». Tout le monde sait le problème des *Pensées* de Pascal et comment il s'agirait de reconstituer le plan réel ou probable de ces notes restées inachevées et inordonnées.

Ce n'est point à une nouvelle tentative de ce genre que nous convie M. Sully Prudhomme. Il se borne aux *Pensées* dont l'objet est religieux ; et encore laisse-t-il de côté celles (elles sont rares) dont le sens est demeuré obscur ou seulement douteux pour les interprètes les plus sagaces. Et de ces *Pensées* relatives à la religion, ce qu'il essaie de dégager, c'en est 1° le lien *logique*, c'est-à-dire comment elles s'enchaînent par des raisonnements d'une justesse irréprochable, étant une fois admises les données initiales, et que ces données initiales soient d'ailleurs vraies ou fausses ; — et 2° et subsidiairement, leur valeur *rationnelle*, y compris cette fois leurs données initiales : valeur rationnelle que M. Sully Prudhomme estime relative, limitée qu'elle est par l'abîme qui sépare l'intelligence humaine de l'essence et de l'œuvre divines et que Pascal a sondé lui-même.

Nul peut-être, parmi nos contemporains, n'a plus d'affinité avec le génie de Pascal que M. Sully Prudhomme. Le mot sublime de Pascal : *Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas*, n'a jamais trouvé d'écho plus profond que chez l'auteur de *Que sais-je ?* Pascal engage l'âme tout entière dans la connaissance : la raison, si on l'isole, est vite courte : il y faut le secours du cœur. Entendez d'ailleurs ce mot de *cœur* au sens le plus large, au sens, si vous voulez, d'aptitude à croire, à accepter l'indémontrable et l'inexplicable : c'est ainsi que le *cœur* a son rôle, d'après Pascal, dans les postulats de la géométrie : *on les sent*, ils sont soustraits à la compétence de la seule raison, ils relèvent de la sensibilité, *du cœur*, dit-il. La raison n'a aucune juridiction sur cette intuition : — « Il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes, pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre, pour vouloir les recevoir. » — Et de ceci, Pascal va faire bénéficier la foi catholique au même titre que l'intuition scientifique, rendant par là solidaires les deux espèces de croyances qui semblent le plus opposées, l'intuition scientifique et la foi, et perçant la cloison que son père avait interposée dès son enfance entre le domaine de la science et celui de la religion.

Or, cette idée, que le cœur peut n'être pas borné uniquement à sentir et qu'il a peut-être, comme la raison, lui aussi, le droit d'affirmer, cette idée pénètre tout Sully Prudhomme. Il ne s'y donne pas de tout son cœur, comme Pascal ; il en sent l'écueil et ce que les apports du cœur à la certitude ont trop souvent de fallacieux. Et pourtant, il ne peut se défendre contre le généreux penchant qui l'entraîne vers elle. *Silence au cœur !* s'écrie-t-il dans la Ire partie de son admirable poème de la *Justice ;* et comme dans le silence du cœur la science ne lui dit plus rien de bon ni de *juste*, de nouveau il fait, dans la IIe partie, *Appel au cœur, Retour au cœur.* La raison n'a pas réussi dans son enquête ; et la conscience pourtant, le cœur garde intacts ses scrupules. Et il revient au cœur, avec mille précautions et les réserves les plus circonspectes ; et il s'efforce, non de le démontrer scientifiquement (puisqu'il est indémontrable), mais de lui attirer l'acquiescement qu'il paraît mériter, de faire accepter à la raison ces raisons du cœur que jusqu'ici elle n'a pas voulu connaître, « d'admettre le témoignage du cœur au même titre que le témoignage des sens, lorsque ce témoignage lui semblera aussi irrécusable, et de l'accepter au moins comme simple document dont l'esprit scientifique doit tenir compte, sans pouvoir encore l'employer dans l'étage actuel de son édifice. »

Qu'il y a loin de cette maigre concession à l'acte de foi ! Et pourtant, elle constitue déjà un acte d'humilité de la part de la raison et de la science, un acte d'humilité que beaucoup de nos contemporains, férus de rigueur scientifique, se refusent à faire.

« *Et c'est pourquoi*, dit Pascal, *ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. Mais ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la* (leur) *donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment du cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine et inutile pour le salut.* »

L'œuvre de Pascal est restée inachevée ; et M. Sully Prudhomme n'a pas achevé non plus la route qui ramène à la foi. Son livre d'aujourd'hui n'en renferme pas moins un superbe et profond plan d'apologétique. C'est l'apologétique de Pascal, la plus compréhensive qui soit, aux prises avec un homme qui agite devant elle tous les courants de la pensée moderne, et qui les

agite avec un peu trop peut-être de cette subtilité qui faisait peur à saint Louis en Joinville, mais avec une droiture absolue, et toujours aussi avec cette éloquence profonde d'une âme altérée de vérité.

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS. **Carlyle.** — Un vol. in-12 de XXVIII-360 p., 3 fr. 50. — Paris, Colin.

Les grands écrivains scientifiques de Copernic à Berthelot. EXTRAITS, *avec introduction, biographies et notes*, par G. Laurent, professeur au collège Chaptal. — Un vol. in-12 de XII-384 p., 3 fr. — Paris, Colin.

I. — Thomas Carlyle (né en 1795, † 1881) compte assurément peu de lecteurs parmi nos amis ; et non moins assurément pourtant, il en est peu qui ignorent son nom. Car il est un des auteurs que cite volontiers Drumont. Un texte de Carlyle, pour Drumont, est comme un texte de prophète pour nos prédicateurs. Carlyle, sous la plume de Drumont, se développe en fusées d'aurore boréale ; Carlyle *in se* est d'une lumière un peu moins éblouissante. Son style est déconcertant ; il fut « une peste pour la langue anglaise », disaient les puristes ; lui-même se proclamait « une pierre d'achoppement pour le critique de l'ordre des grammairiens ». Il contemnait le style, et tant d'autres choses encore ; mais quel écrivain génial ! « Animal extraordinaire, écrivait Taine au lendemain de sa mort, débris d'une race perdue, sorte de mastodonte égaré dans un monde qui n'est pas fait pour lui. » Ce fut un des plus farouches remueurs et excitateurs d'idées du XIX^{e} siècle. Littérature, histoire, sociologie, religion, il a porté sur tout une main robuste, sans préjugés, sans souci des opinions reçues. Chrétien, il ne l'est certes guère, non plus que grec ni latin : mais quels éclairs d'inspiration biblique, d'un biblisme qu'il entend à sa façon, à la façon de ceux qui n'entendent de la Bible que ses fulgurations externes !

On a réuni, dans ces *Pages choisies*, quantité de morceaux très courts, — une ou deux pages, — qui donnent une idée aussi complète que possible de Carlyle, de son éducation, de sa vie (en manière d'autobiographie), de ses vues sur la société contemporaine, sur l'histoire contemporaine, sur l'histoire de ce XVIII^{e} siècle qui a enfanté le nôtre dans le sang et la boue, sur la grandeur subite de la Prusse de Frédéric II, sur la Révolution, sur Voltaire et sur Gœthe, sur l'avenir... Le traducteur s'est appliqué avec beaucoup de mérite à nous rendre la pensée de Carlyle, ce qui est dure besogne ; et si la forme n'est pas toujours très peignée (ce ne serait plus du Carlyle, alors !), elle vous empoigne puissamment, elle vous heurte souvent et vous révolte, mais elle provoque toujours la pensée.

II. — L'idée est fort heureuse d'extraire de nos grands savants des pages qui méritent d'être présentées comme chefs-d'œuvre de littérature. Rien n'est plus sot que le préjugé qui érige en dogme je ne sais quelle antinomie entre science et littérature ; ou bien, si ce préjugé se justifie de quelque chose, c'est de la littérature boulevardière et romanesque : et celle-là, il faut bien espérer que nos petits-neveux ne lui feront pas les honneurs de l'immortalité et qu'elle sera de longtemps oubliée alors que l'on continuera à lire toujours nos « grands écrivains scientifiques ».

Au fait, comment un grand savant ne serait-il pas en même temps un grand écrivain ? Il n'est pas de grand savant qui n'ait formulé ses découvertes en un langage définitif et immortel. Des trois facultés constitutives du goût, laquelle lui refuseriez-vous ? Non pas l'intelligence évidemment ni les idées. La sensibilité non plus : car les idées, quand elles sont fortes, sont sources débordantes d'émotion. L'imagination encore moins : car, outre qu'elle ne peut manquer de s'exalter splendidement à la nouveauté des idées, à leur élévation, à leurs rapports avec les plus sublimes objets de la nature, il faut lire dans Cauchy (dont on regrette qu'aucune page ne figure au présent recueil) ou dans Ampère, et ailleurs dans tous les bons manuels de philosophie et de méthodologie, le rôle capital et nécessaire de l'imagination et de l'hypothèse dans les grandes découvertes.

On trouvera donc dans ce volume, — en même temps que d'excellentes notices qui dans leur ensemble constituent un fort bon aperçu d'histoire générale du développement des sciences, — des modèles achevés de grande littérature, pris non pas seulement de nos savants français, — de Descartes ou de Pascal à d'Alembert, à Lavoisier, à Laplace, à Cuvier, à Ampère, à Arago, à ceux qui sont déjà tout rapprochés de nous, J.-B. Dumas, Le Verrier, Claude Bernard, Pasteur, J. Bertrand, Berthelot, — mais aussi de quelques-uns des plus grands des autres nations, Copernic, Kepler, Galilée, Harvey, Huygens, Newton, Leibniz, Darwin.

La Légende dorée de l'Alsace, par Marie Diemer, avec préface de Ed. Schuré. — Un vol. in-12 de XVIII-300 p., 3 f. 50. — Paris, Perrin.

A l'Aube, par Myriam Thelen. — Un vol. in-12 de 290 p., 3 f. 50. — Paris, Perrin.

Line, par André Lichtenberger. — Un vol. in-12 de 316 p., 3 f. 50. — Paris, Plon.

L'Impossible, par Jean de la Brète. — Un vol. in-12 de 324 p., 3 f. 50. — Paris, Plon.

Quatre livres qui seront les bienvenus de nos villégiateurs de Suisse ou de Bretagne mais qui feront aussi, à des degrés divers, les délices de ceux à qui la Parque jalouse ne permet que les voyages en chambre.

I. — Mlle Marie Diemer est une enfant de France et d'Alsace ; et comme toute Alsacienne, elle est reprise, chaque été, par la nostalgie de ses bois et de ses vallées, et elle va revivre au pied de Sainte-Odile l'âme et l'histoire de l'Alsace. C'est de ce culte attendri et filial qu'est né le livre que nous annonçons aujourd'hui. Le titre en dit bien l'esprit ; et ces légendes sur les saints et sur les pèlerinages d'Alsace ont un charme qui rappelle vraiment les récits de Jacques de Voragine.

C'est d'abord, dans l'Introduction, un aperçu très vivant de l'histoire alsacienne à vol d'oiseau : nulle terre peut-être n'a été jamais autant aimée de ses enfants que ne l'est la terre d'Alsace, et un sens très personnel du paysage alsacien donne à ces raccourcis d'histoire une vie d'une rare intensité.

Puis c'est la *légende dorée* proprement dite de l'Alsace, la vie des saints et des saintes qui marquent les étapes de son histoire jusqu'aux jours de la Renaissance et de la Réforme. Ils sont d'origines diverses : les saints viennent d'Aquitaine, d'Italie ou d'Ecosse, les saintes sont de race franque ; mais tous ont pris, en posant le pied sur ce sol béni, l'âme alsacienne : saint Materne, saint Amand, saint Arbogast, saint Florent, puis sainte Odile surtout, la vierge dont l'auréole de miraculeuse charité rayonne sur toute l'histoire d'Alsace, et la lignée des grandes abbesses de Hohenbourg, sainte Attale, l'abbesse Herrade qui peignit le célèbre manuscrit de l'*Hortus Deliciarum*, jusqu'à la dernière abbesse, Agnès d'Oberkirch, qui se laisse toucher par l'esprit de la Renaissance et attire sur le couvent la vengeance de Dieu et le feu du ciel.

II. — *A l'Aube* se présente à nous sous une couverture illustrée qui nous dit tout de suite le sujet et le charme du livre : le sphinx colossal qui abrite dans un repli rayonnant de lumière la Vierge et l'Enfant, et tout un essaim de colombes qui accourent tandis que l'armée des oiseaux de ténèbres *fugit indignata sub umbras*.